

Mon point de vue

par Julius STREICHER

Sieg heil !

Ah ! pour ceux qui savent s'en servir, que la « liberté » a donc du bon...

N'est-ce pas, Franz Konrad ? Tu étais membre du Parti Nazi depuis 1932; tu étais officier supérieur dans les S.A.; et dans ta Souabe natale, les 33.000 habitants de Schwabisch-Gmund étaient unanimes à te reconnaître comme le meilleur maire national-socialiste qui ait jamais administré leur ville... Aussi, n'ont-ils pas hésité à te manifester publiquement leur attachement : après avoir, durant trois années de honte, supporté qu'un Juif du nom de Czisch t'ait remplacé à la tête de ta municipalité, ils viennent de saisir la première occasion qui leur ait été donnée de poursuivre avec toi le combat national-socialiste. Le général Lucius Clay ayant (selon les règles de la démocratie), a-t-il indiqué) autorisé des élections dans ta ville, les citoyens, à la quasi-unanimité, t'ont réélu maire ! Tu es alors la crânerie, devant un « service d'ordre » assuré par la Military Police, de faire prêter à la foule enthousiaste qui t'acclamait le seul serment qui fut dirigé d'elle et de toi : celui de mettre à mort, aussitôt que possible, le Juif Czisch ! Et quand celui-ci, tremblant pour son ignoble carcasse sémitique, eut l'incroyable candeur de se plaindre à la Kommandantura américaine, quand il émit la prétention de te dénoncer comme nazi, il lui fut répondu qu'on ne pouvait rien pour lui : car la ville de Schwabisch-Gmund avait exprimé sa volonté « démocratiquement et librement ».

Alors, vive la liberté !

N'est-ce pas, Louis Madelin ? N'est-ce pas, Amiral Lacaze ? Vous aussi, vous avez compris qu'il vous fallait dès maintenant profiter, au mieux de vos intérêts communs de la liberté (de les trahir) que vous offrait vos « démocrates »... Et ce n'est pas l'interdiction tardive de votre association qui diminuera les succès éclatants que vous avez déjà remportés, ni qui compromettra pour l'avenir la portée de votre initiative !

Ah ! chers amis : nous éprouvons, pour vous les plus grandes inquiétudes lorsque, au cours de notre repli stratégique de 1944, nous dûmes vous abandonner aux dangers du coup de force judéo-communo-gaulliste ! Mais vous avez su, tapis dans la clandestinité de votre Académie Française, laisser passer les mauvais jours : aujourd'hui, enfin, vous pouvez reprendre le combat.

Si, en agitant les grelots de la pitie et en entonnant des hymnes à la démocratie vous parvenez à obtenir la libération de notre loyal allié, le maréchal Pétain, vous aurez bien mérité du Reich !

En toutes circonstances, ne l'oubliez jamais : si, tous ensemble, nous savons profiter de leur liberté et de leur démocratie, bientôt nous pourrions à nouveau crier à travers le monde : HEIL HITLER !

p.c.c. J.-F. DOMINIQUE.

Droit et Liberté

Rédaction et administration
14, Rue de Paradis, 14
Paris X^e
Téléphone: PROvence 80-47
90-48
C.C.P. Paris 6070-98
Tarif d'abonnement :
3 mois 100 frs
6 mois 200 frs
1 an 400 frs
Etranger : Tarif double.

Le gérant: Ch. OVEZAREK

LES ÉTONNEMENTS DE LA QUINZAINE...

Caméléons

Ce qui différencie « Paroles Françaises » de « Gringoirs » ou de « Je suis partout », c'est que l'hebdomadaire de M. André Mutter ne fait pas d'antisémitisme. Il le dit et le répète.

Xénophobe, un tout petit peu. Mais antisémite, pas du tout !

La preuve ? « Paroles Françaises » publie dans son numéro du 23 avril 1948 l'entrevue suivant :

« Dans l'affaire des voitures Opel, les inculpés s'appellent Marjan, Sachian et Samuel Abramovitch.

« Dans l'affaire de l'esqueroirie



à l'Union nationale des étudiants, l'inculpé a nom Michel Adamovitch.

« Un de nos lecteurs nous écrit pour nous signaler aussi les affaires Jacques Aaron, Serge Lévitane, Eva Rosenblum, Kmeisela, Weinreb, Weinred, Zweig, Bellak, Korschewsky, Letano, Kuppers : histoires de trahies divers et margouillages en tous genres. »

Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie qu'on épingle certains noms, qu'on en invente d'autres... Par « souci d'information », naturellement...

« Graul-Propaganda »

Dans ce même numéro, « Paroles Françaises » rapporte que le journal anglais « Manchester Guardian » s'indigne, parce que :

« A Deir-Yasoum, près de Jérusa-



lem, les Juifs de la Hagana ont assassiné et horriblement mutilé 254 habitants dont 25 femmes enceintes, 50 mères de famille et 60 jeunes filles. Hitler a fait école et doit bien rire dans son Walhalla. »

En effet, Hitler a fait école, et le rédacteur de « Paroles Françaises » reste fidèle à la devise de « Mein Kampf » :

« Mentez, mentez gros : il en restera toujours quelque chose. Plus grand est le mensonge, plus il en restera. »

Compétences

La conférence des Dix-Sept s'est close vendredi 16 avril, après avoir mis en place les différents organismes chargés des contacts entre M.



Hoffman et les gouvernements des pays du plan Marshall.

Les nazis Puender et Kopf doivent faire partie de comités techniques.

M. Herman Puender est un éducatrice. Il était chargé de la formation nationale socialiste des soldats allemands et, comme tel, fort apprécié de ses chefs.

M. Kopf, lui, est un spécialiste renommé de la spoliation des Juifs qu'il pratiqua sur une grande échelle en Pologne.

Sont-ce ses talents de spoliateur qui ont séduit le Département d'Etat ?

Compétences (suite)

— Qui est-ce qui sait utiliser les compétences ?

— C'est le Grand Mufti de Jérusalem qui tient bureaux de recrutement ouverts à tous les aventuriers hors-la-loi.

— Qui est-ce qui a de la suite dans les idées ?

— Ce sont les anciens S.S. qui



n'ayant pu achever en Europe la lutte contre le peuple juif, viennent la poursuivre sur le front palestinien.

Ils sont plus de cinq cents, assassins patentés qui ont fait leurs preuves à Auschwitz, Treblinka, Oradour et autres lieux.

Tout indiqués pour former les

cadres de la force « internationale » que M. Truman voudrait envoyer en Palestine pour « rétablir l'ordre ».

Rideau de fer (devant l'antisémitisme américain)

Ce n'est pas tous les jours qu'Hollywood sort une œuvre antiraciste. Pin-up et gangsters sont autrement rentables que Juifs et Nègres !

Marquons donc d'une pierre...



blanche le coup que porte aux théories de la white supremacy le nouveau film de M. Elia Kazan, le Mur invisible.

Ce Mur invisible veut briser les barrières de races et, après Crossfire, dénonce l'antisémitisme aux Etats-Unis.

Commentaire du chroniqueur cinématographique d'un journal de Paris qui, pourtant, devrait se demander le « pourquoi » des choses :

« ...Car les Juifs sont, comme on le sait, très malheureux aux Etats-Unis ; figurez-vous qu'il y a des clubs de golf où ils ne sont pas admis ! »

Textuel !

Et d'apporter une brique au mur — très visible — que certains élèvent devant ce qui se passe chez M. Truman.

LU pour vous par Roger Maria

DE L'ÉPOPÉE TRAGIQUE DU GHETTO DE VARSOVIE AUX COMBATS LIBÉRATEURS DE PALESTINE

Dans ce monde d'après-guerre déchiré par une crise qui se présente sous le double aspect d'une déchéance rageuse (celle de la vieille société capitaliste) et d'un enfantement difficile (celui du socialisme), le drame palestinien éclate comme une fièvre. La température monte. Les passions et les intérêts secouent les consciences et arment les poings. Des hommes meurent en Terre Sainte et le contenu de leurs actes (dévouements ou agressions) s'inscrit comme un témoignage de sang à la face du 20^e siècle.

On peut dire que le front, à Jérusalem, est devant chaque maison et dans chaque rue.

Je prends cette brève indication dans un reportage paru le 2 avril dans Le Journal de Jérusalem, organe juif de langue française parissant en Palestine.

« Chaque maison... chaque rue ». Comme il y a cinq ans, à Varsovie, Pierre Loewel, dans L'Ordre du 20 avril, évoque le glorieux souvenir du ghetto insurgé :

Pendant quarante-deux jours, hommes, femmes, enfants, sans autres armes que quelques bouteilles explosives et quelques grenades fabriquées par eux, tinrent en échec les troupes de trois généraux S.S. Et quand, après le siège maison par maison, de ces vaillants il ne resta plus que trois combattants, c'est dans les plis : l'un du drapeau polonais, l'autre du drapeau rouge, le troisième du châle de prière juif, qu'ils se jetèrent dans les flammes.

Mein Kampf et la suite

« Trois généraux S.S. » Chacun son combat, chacun sa tradition. Si les Juifs de Palestine sont fidèles au souvenir des sacrifices du ghetto de Varsovie, c'est-à-dire à toute la Résistance européenne, les bourreux des patriotes de tous les pays continuent leur œuvre de barbares privilégiés. Témoin cette nouvelle publiée par le Daily Herald du 23 avril :

Un ancien chef des S.S., le colonel allemand Karl Eichenau, a été capturé par les Juifs au cours de la bataille. Eichenau avait la charge de l'entraînement des troupes arabes de Palestine et faisait partie de l'état-major du groupe d'armées du nord de la Palestine.

Témoin encore cette précision venant compléter l'information que nous avons donnée dans notre dernier numéro sur Fouzi el Kaouki, l'anticoche anglo-tanzanite (eh oui !), que M. Pierre Fabre, dans Carrefour, du 21 avril, désigne comme...

« Je disciple et compagnon d'exil, à Bevin, du Grand Mufti de Jérusalem, dont il est aujourd'hui le bras droit. »

Ce même journal confirme que Glubb Pacha, général de brigade anglais, commandant en chef la légion arabe de Transjordanie.

Un grand responsable dénoncé par un homme libre

Devant cette complicité fustige, les hommes libres réagissent. Voilà comment Henry Wallace s'exprime sur Bevin dans Action du 20 avril, dans un article qui porte le titre : « Truman antisémite » :

En lisant le discours de Bevin sur ses amis arabes — les seigneurs féodaux du Moyen-Orient — concurrentement avec les histoires quotidiennes de sanglants massacres d'Israélites, je me souvenais du peuple persécuté que j'avais vu à l'œuvre, bâtissant une forme de vie nouvelle en Palestine. Et la pensée que cet homme se permettait de parler, comme il l'a fait si souvent, au nom de la civilisation occidentale, me donnait le frisson.

Oui, Bevin, ministre « socialiste » de l'impérialisme antisémite de la City de Londres, votre criminelle hypocrisie donne le frisson à des millions d'hommes libres à travers le monde.

Derrière la façade

Derrière les militaires britanniques, les conseillers arabes dévorés d'ambitions guerrières, derrière les mercenaires limités de toutes nationalités, derrière ce monde visible qui s'agit et qui massacre, on voit se profiler les puissances réelles du monde moderne. C'est ce qui apparaît nettement dans cette conclusion de l'éditorial du Monde du 24 avril, le jour de la prise de Haïffa :

Un fait est certain : le roi de Transjordanie n'agira qu'en accord avec les autorités britanniques. Dans la mesure où l'influence de Washington sur le Foreign Office est efficace, le State Department se trouve donc encore, malgré toutes ses hésitations, en état de dicter

indirectement l'attitude de la Transjordanie.

C'est ce qu'explique plus complètement Edith Brison dans La Tribune des Nations du 23 avril :

En jouant la carte de l'antisionisme, l'Angleterre ne s'assure auprès des Arabes qu'un simple surris, car l'Amérique, peu à peu, se substitue à elle comme facteur de développement du Moyen-Orient, avec tout l'avantage que lui confère sa supériorité matérielle. Et on peut prévoir que le moment n'est plus très éloigné où les Arabes, avec son concours, se débarrasseront des Anglais, exactement comme ils se sont servis d'eux pour chasser les Français de Syrie au lendemain de la Libération. Mais, pour pénétrer le monde arabe qui est encore pour elle « terra incognita », l'Amérique a encore besoin du courtier britannique qu'une expérience de trente années a familiarisé avec tous les tours et détours du Moyen-Orient.

Un jeu sinistre

La politique anglo-américaine en Palestine n'est pas seulement criminelle, elle est absurde : elle a pour résultat de favoriser des intrigues belléistes qui risquent de conduire cette zone brûlante du monde au chaos ; il suffit de mesurer ce propos d'un journaliste arabe, dans le journal Palestine, de Jaffa, pour s'en rendre compte :

Nous devons exploiter jusqu'au bout l'aggravation de la situation internationale. La position stratégique des pays arabes, de même que leur pétrole, sont des arguments puissants en faveur de notre cause. Ce genre de provocation à la guerre se retrouve constamment dans toute une partie de la presse au service des féodaux arabes.

Le dilemme palestinien

Les Juifs de Palestine sont ensermés dans un réseau de problèmes complexes au travers duquel il leur est difficile de trouver dans tous les cas la ligne juste. Les terrores de l'alternative primordiale à laquelle ils ont à répondre se trou-

vent résumés par le Davar, journal juif de Jérusalem, du 2 avril :

Il faut s'en tenir à la proclamation de l'Etat juif. Cette proclamation présente, bien entendu, de multiples dangers : conflits avec le gouvernement britannique, prétextes pour les Etats arabes d'envoyer leurs armées en Palestine, résistance américaine, et finalement refus de reconnaissance par l'O.N.U. Ce sont là des dangers réels. Mais le manque d'initiative n'est pas moins dangereux. Si nous ne proclamons pas l'Etat juif et si nous n'agissons pas conformément à la décision adoptée, nous risquons d'affronter des dangers intérieurs en Palestine même et dans la Diaspora. Le dilemme est donc le suivant : ou bien nous luttons jusqu'au bout malgré l'aggravation des conditions internationales, ou bien nous cessons la lutte et ajournons la décision à des temps meilleurs.

Les temps meilleurs

Le chemin qui conduit à des « temps meilleurs » passe inévitablement par la lutte. Au terme de l'épreuve la paix retrouvée est possible. Dès aujourd'hui, les signes certains d'une entente ultérieure entre travailleurs juifs et arabes frappent les observateurs qui ne se laissent pas aveugler par les apparences. Henry Wallace est un de ceux qui ont vu juste, sur place, ainsi que son article d'Action, déjà cité plus haut, en témoigne :

J'ai pu parfaitement me rendre compte qu'au niveau du village, Juifs et Arabes vivent en bonne intelligence tant qu'on ne leur inflige pas, de l'extérieur, des poisons de la haine et de la discorde.

Où, il faut créer les conditions, intérieures et extérieures, qui placent « au niveau du village », face aux réalités, des Juifs et des Arabes qui découvriront fraternellement, enfin, qu'ils ne sont pas des ennemis et que les raisons qu'ils peuvent avoir de lutter et de construire ensemble sont plus fortes que les motifs de haine et de guerre qui leur sont artificiellement imposés.

L'ANGLERRE mobilise les Etats arabes et les PALESTINE jette dans la bataille contre la

Les forces militaires, que les Anglo-Américains s'apprentent à jeter contre les Juifs de Palestine, comprennent 10.000 hommes pour l'Egypte, 20.000 pour la Transjordanie, 30.000 hommes pour l'Irak.

La contribution de l'Arabie Saoudite n'est pas encore précisée. Cependant, il est probable qu'elle sera connue après les conversations engagées par la délégation du Comité politique de la Ligue Arabe.

En présence de ces menaces, la Haganah et l'Irgoun viennent de signer un accord d'unité d'action.

Tandis que la bataille fait déjà rage en Palestine même, un porte-parole du Foreign Office ne craint pas d'écartier la possibilité d'une prochaine action concertée des pays de la Ligue Arabe.

Même dans les milieux de la "Ligue Arabe" on dénonce Abdullah comme agent anglais

Damas. — La proposition du Roi Abdullah de Transjordanie d'occuper la Palestine fait l'objet des commentaires de la presse de Damas.

« Ce complot anglo-transjordanien, écrit notamment « Barada », constitue en fait une réoccupation de la Palestine par les troupes du général Glubb, donc par les Britanniques. »

Le même journal, qui est le porte-parole du Dr Souhbi Alou-Ghanimé, leader des Transjordanais libres, s'étend sur le sujet et conclut à « la

nécessité d'exclure la Transjordanie de la Ligue Arabe, faite de quoi « toutes les manifestations extérieures ne changeront rien à cette vérité. »

« Al Fayhaa » reproduit, par ailleurs, une information de source soviétique, selon laquelle le traité anglo-transjordanien possède plusieurs annexes dont l'une prévoit « l'agrandissement de la Transjordanie par l'annexion de la Palestine arabe ainsi que d'une partie de la Palestine juive. »

Une offensive anglaise contre les Juifs

Les Britanniques ont fait savoir qu'ils ne toléreraient pas la prise de Jaffa par les Juifs et font des préparations militaires. Déjà, des appareils de la R.A.F. ont attaqué les nouvelles positions juives de Bat-Yam.

La Haganah a décrété la mobilisation des femmes.

(Lire nos informations en p. 4.)

Tous les démocrates français EXIGENT L'APPLICATION de la décision de l'O.N.U.

L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Ent'Aide a pris l'initiative de s'adresser à de nombreuses personnalités françaises pour leur demander de signer la déclaration ci-dessous dénonçant la violation des décisions internationales.

Emus par la remise en question de la décision de l'Assemblée Générale de l'O.N.U. du 29 novembre 1947 — décision portant sur la création de deux Etats indépendants, juif et arabe, en Palestine — nous nous adressons à l'Assemblée de l'O.N.U. du 16 avril pour lui demander de faire honneur aux engagements pris.

Nous considérons que la mise en application immédiate du plan de partage est possible sans effusion de sang. En la retardant on porte une atteinte dangereuse au prestige des Nations-Unies et à la cause de la paix. Contester le plan de partage serait également prendre une lourde responsabilité dans les massacres qui se préparent.

Ceux qui ont payé un si lourd tribut à la dernière guerre méritent le soutien de tous les hommes de progrès pour la réalisation d'un Etat juif indépendant en Palestine.

Première liste de signatures :

- M. l'abbé BOULIER, professeur de Droit des Cons à l'Institut Catholique.
- M. Maurice THOREZ, député, ancien vice-président du Conseil.
- M. Jacques IBERT, compositeur.
- M. Jean MINJOZ, député, ancien ministre.
- M. Charles VILDRAC, écrivain.
- M. RAGAMOND, secrétaire de la C.G.T.
- M. Jacques DUCLOS, député de Paris.
- M. TERSEN, agrégé de l'Université.
- M. André PHILIP, député, ancien ministre.
- M. Léopold SENGHOR, député du Sénégal.
- M. Pierre HERVE, député.
- M. Jean BARY, agrégé d'histoire, chargé de cours à l'Institut d'Etudes politiques.
- M. A. LEROY, secrétaire national de l'Union de la Jeunesse Républicaine de France.
- M. Roger DESORMIERES, chef d'orchestre.
- M. Daniel HAAS, administrateur de « La Bataille Socialiste ».
- M. Stanislas FUMET, homme de lettres.
- M. Jean GUIGNEBERT, conseiller municipal de Paris.
- M. Charles KOEHLIN, compositeur.
- M. VIGNE, secrétaire général des « Amis des P.T.P.P. ».
- M. Pierre LE BRUN, secrétaire général de la C.G.T.
- M. Georges PILLEMENT, écrivain.
- M. Louis CHERONNET, écrivain.
- M. E.-J. FINBERT, écrivain.
- Mme WILFRED-MONOD, veuve du Pasteur MONOD.
- M. Renaud de JOUVENEL, écrivain.
- M. Emile BURE, directeur de « L'Ordre » de Paris.
- M. Waldemar GEORGES.
- M. Louis PARROT, journaliste.
- M. Léon MOUSSINAC, écrivain.
- Mme Alice BRISSET, conseillère de la République.
- M. DESIRAT, secrétaire du Secours Populaire Français.
- M. DUCHENE, secrétaire national de l'A.R.A.C.
- M. Justin GODART, ancien ministre.
- M. Aimé CESAIRE, député de la Martinique.
- M. René LALOU, écrivain.
- M. Louis MARIN, député.
- M. Léon BARSACQ.
- M. Alexandre KAMENKA, artiste peintre.
- Mme Elisabeth MAGNIEN.
- M. TRILLAT, directeur du Conservatoire de Lyon.
- M. le Docteur WURTHEIMER, professeur à la Faculté de Lyon.
- M. Gaston MONNERVILLE, président du Conseil de la République.
- M. le R.-P. CHAILLET, président du C.O.S.O.R.
- M. Pierre LEWEL, homme de lettres.
- M. MAURICE, secrétaire de la Fédération nationale ouvrière des eurs et peurs.
- M. Joseph KESSEL, écrivain.
- M. A. NOVARRO, avocat à Lyon.
- M. Raymond GUYOT, député de Paris.
- M. Marc SANGNIER, député de Paris.
- M. Maurice KRIEGL-VALRIMONT, député.
- M. Jean GREMILLON, metteur en scène.
- M. Auguste LECHEUR, député, ancien sous-secrétaire d'Etat.
- M. Yves FARGE, ancien ministre.
- M. Joseph BILLIET, ancien directeur général des Beaux Arts.
- Mme Madeleine BRAUN, députée.
- M. Marcel VILLARD, conseiller de la République, président de la Commission de la Justice.
- M. A. FOUGERON, artiste peintre, Prix National 1946.
- M. le Dr DALSACE.
- M. André DELFERRIERE, metteur en ondes.
- Mme Mathilde PERI, députée.
- M. le Pr. Jacques NICOLLE, du Collège de France.
- M. A. SAUGER, journaliste.

QUAND LES FEMMES JUIVES RIDICULISENT LES FASCISTES

La marche sur l'ancien ghetto de Rome A DÉGÉNÉRÉ EN DÉBACLE

QU'ESPÉRAIENT, à trois jours des élections, les provocateurs du « Mouvement Social Italien » en organisant un raid contre le quartier juif de Rome ? Déjouer la vigilance du peuple romain et semer le désordre par une manœuvre classique de diversion. Une fois de plus, les objectifs politiques de l'antisémitisme apparaissent clairement.

Mais les apprentis pogromistes trouvèrent à qui parler. Grâce à la décisive riposte des Juifs et de leurs compatriotes, la Marche sur le ghetto de Rome a dégénéré en débacle !

LE CONDAMNÉ A MORT SE PORTE BIEN

Le M.S.I. se compose essentiellement de quelques bandes de nervis qui, pour la plupart, ont fait leurs premières armes au temps du fascio. Basse psychologie d'aventuriers, cynisme, goût du sang, haine raciale, tout les apparente aux S.A. et aux groupes de guerre civile, dans la tradition pratorienne. Au reste, ils n'hésitent pas eux-mêmes à se proclamer ouvertement fascistes.

Quiconque analyse un peu la politique de l'ancien lecteur de la bibliothèque du Vatican ne saurait s'étonner de l'existence officielle d'un M.S.I. La démocratie occidentale ignore les mots d'ordre de Saint-Just.

C'est un criminel responsable de la mort de plusieurs déportés ou partisans, qui joue les petits Duce à la tête de cette ligue. Alors que l'agitation d'un Giannini a pu paraître, parfois, simplement ridicule, Giorgio Almirante reste, sur toute la ligne, un personnage sinistre. Au moment de la libération, il avait été condamné à mort. Mais le parti des Indulgents veillait : la peine fut bientôt commuée en trente ans de prison. Je veux dire qu'Almirante ne tarda pas à être rendu à la circulation. Il devint le directeur d'une feuille antisémite — un *Pilori* italien, adapté aux conditions de l'heure — et posa sa candidature au Parlement.

CESARION DE CARNAVAL

Un ami démo-chrétien sincère et désabusé me disait récemment : « Il faut reconnaître que les fascistes se sentent de nouveau chez nous comme des poissons dans l'eau. »

Cela est si vrai que, sûr de la protection des policiers de M. Scelba — qui excellent à « maintenir l'ordre » — Almirante a trouvé tout naturel d'entreprendre un tour d'Italie électorale agrémenté de défilés et de retraites aux flambeaux du plus pur style mussolinien.

Almirante n'a pas perdu les leçons du César de Carnaval dont il est le disciple. Mais ses exhibitions, qui n'avaient même pas l'excuse du grotesque, ne furent guère appréciées par les travailleurs du Front Démocratique. Prodigeusement n'i



ALMIRANTE, LE PETIT DUCE

chahuté, stifié, hué, en des meetings que la foule transformait en contre-manifestations antifascistes, il manqua, plusieurs fois, être mis à mal, et en fin de compte, le « Mouvement Social Italien », malgré une propagande tapageuse financée par des forces occultes, parvint avec beaucoup de peine à recueillir deux sièges dans toute l'Italie.

PRECEDENTS HISTORIQUES

Almirante avait été particulièrement sensible à la défaite qu'il venait de subir à Venise où des Juifs, avec d'autres démocrates, l'avaient contraint à s'enfuir sans demander son reste. Il décida de venger par des représailles contre les Juifs de Rome ce qu'il considérait comme un affront personnel, et de tenter, du même coup, une opération politique qui lui permettrait, à la veille du scrutin, de consolider dans la capitale des positions qu'il croyait très fortes.

Il était 7 heures du soir, le 14 avril, lorsque plus de deux cents gangsters, armés de matraques et de coups de poing américains, débouchèrent, en criant : « Mort aux Juifs ! », au coin de la rue Longavere, dans l'ancien ghetto de Rome, non loin de la synagogue.

Un tel spectacle, en ce quartier de la ville où les enfants d'Israël se sont établis il y a plus de deux mille ans, n'était certes pas entièrement nouveau. En 1944, les S.S. et la police fasciste étaient déjà venus procéder ici à des rafles mas-

sives. Au même endroit, en l'année... 387, sous le règne de l'empereur Maxime, un pogrome détourna la colère du peuple contre les traditionnels boucs émissaires. Mais les brutes du M.S.I. ne connaissent pas l'histoire romaine. Et d'ailleurs la connaissent-ils qu'ils ne sentiraient pas tout ce qu'il y a de dégradant pour des contemporains du XX^e siècle à revenir aux méthodes de l'antique barbarie !

CASSEROLES VENGERESSES

Les hommes qui habitent le quartier juif n'étaient pas là au moment où cette agression de lâches se produisit. Ils se trouvaient, comme d'habitude à pareille heure, dans les environs en train de prendre l'air, déambulant à travers les rues, ou assis aux terrasses des cafés.

C'est donc d'abord aux femmes que les fascistes eurent affaire. Le premier mouvement de panique passé, les femmes, qui avaient vu un bandit malmené un gosse portant le calot rouge du Front Démocratique, répondirent aux assallants avec une force décuplée par la rage. Les uns, postés aux fenêtres, leur lançaient sur la tête des casseroles et des ustensiles de cuisine ; les autres, en bas, leur signifiaient à coups de pieds, de poings ou d'ongles, qu'ils n'étaient pas les bienvenus.

Désorientés par cette résistance, les fascistes sortirent leurs armes et envoyèrent plusieurs détachements occuper, en ordre de bataille, les positions stratégiques de l'ancien ghetto.

PITEUSE DEBACLE

Cependant, les hommes, alertés, accoururent à toute vitesse avec leurs camarades non juifs et, saisissant des chaises, des planches, et tout ce qui pouvait servir de projectile, se mettaient en devoir de repousser l'ennemi.

Dans la bagarre, Carlo Levi, qui défendait ses enfants, fut grièvement blessé et les vandales réussirent à profaner le monument élevé à la mémoire des Juifs de Rome assassinés par les Hitleriens.

Mais finalement, l'ennemi recula. Bloqué dans une étroite rue, il reçut un déluge d'engins hétéroclites et d'ordures ménagères dont il gardera sans doute à jamais le souvenir peu glorieux. Les bombelles avaient fait merveille.

Battant définitivement en retraite, les fuyards furent pris en chasse par les Juifs et leurs camarades jusqu'au moment où, du côté de la Piazza Argentina, des coups de affier se firent entendre : c'était la police spéciale de M. Scelba qui venait « rétablir l'ordre », sauvaient ainsi, à l'extrême, les fascistes d'une salubre et totale correction. Mais Almirante était vaincu.

Alberto SAMUEL

CHRONIQUES de notre Temps

SUR LE FRONT DE PALESTINE :

Le mardi 27 avril, à l'aube, la guerre a été déclarée par Abdullah, roi de Transjordanie, aux Juifs de Palestine. L'armée transjordanienne a franchi la frontière palestinienne et occupé Jéricho. Il est hors de doute que la déclaration de guerre a été faite sur l'ordre de l'Angleterre. En effet, un accord récemment signé et liant la Transjordanie à la Grande-Bretagne interdit l'intervention de la « Légion Arabe » sans permission préalable de l'Angleterre. Le jour même de son intervention, l'armée d'Abdullah a reçu 180 nouveaux tanks anglais.

Cette grave décision avait été précédée de l'intervention anglaise dans la bataille de Jaffa.

Le Grand Quartier Général des forces arabes a été installé à Amman, capitale de la Transjordanie, où l'Angleterre a ses positions les plus sûres. Tous les États arabes adhérant à la Ligue ont accepté de participer aux opérations sous le commandement du roi Abdullah, ou plus précisément du général anglais Glubb Pacha.

Un accord a été signé à Amman entre les armées libanaise, transjordanienne, syrienne et irakienne, selon lequel elles ouvriront trois fronts d'attaque contre la Palestine et y engageront 40.000 soldats.

Le général de brigade anglais J.-B. GLUBB Pacha prendra-t-il le commandement des forces arabes en Palestine ?

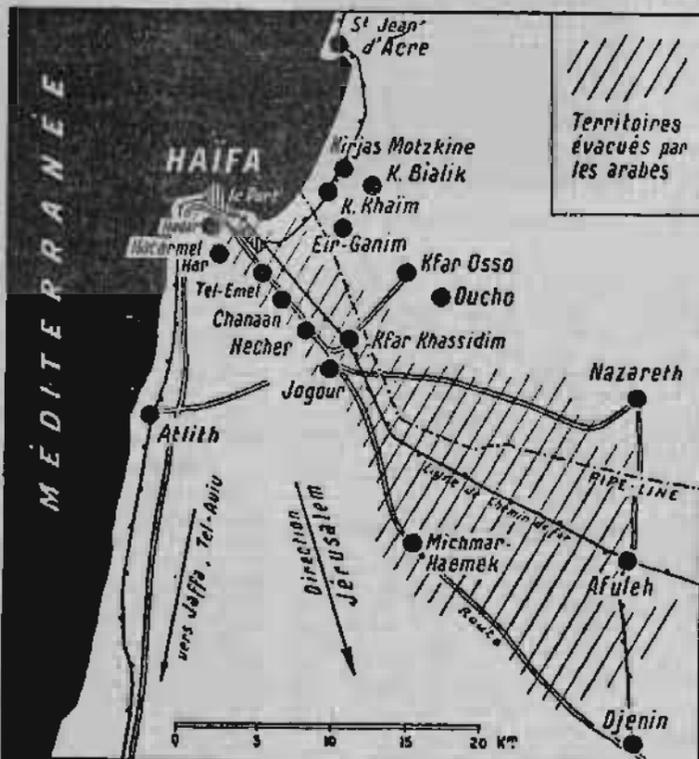
Après la défaite de Fawzi-el-Kaoukdji à Michmar-Haemek, le général irakien Ismaïl Safouat est arrivé du Caire à Jérusalem pour prendre, semble-t-il, le commandement des forces arabes en Palestine.

Mais c'est le roi de Transjordanie, Abdullah, à la tête de la Légion arabe, qui dirigera le G.Q.G.

Cette légion est commandée par le général anglais Glubb Pacha et encadrée par de nombreux officiers britanniques. La Légion arabe comprend une brigade motorisée, de l'infanterie et des unités de méharistes.

En liaison avec le rôle croissant de la Légion arabe dans l'offensive contre les Juifs de Palestine, le porte-parole de l'Agence Juive a déclaré : « L'Angleterre est maintenant pratiquement entrée dans la guerre contre les Juifs. »

LA BATAILLE DE HAIFA



Au terme d'une violente bataille les forces armées juives se sont emparées de Haïfa. C'est après un tir de mortier effectué à partir du mont Carmel, position fortifiée qui domine la ville, qu'elles ont pénétré dans le port.

Avant l'attaque juive, les troupes britanniques de Haïfa avaient évacué divers points de la ville, notamment le poste de police du Mont Carmel, ainsi que le poste central de police dans la ville basse où s'était installée la légion arabe.

La Haganah explique son attaque

Un porte-parole de l'état-major de la Haganah a déclaré à la presse :

« Lorsqu'il devint évident que Jérusalem allait être coupée de l'extérieur et que tous les convois venant de Tel-Aviv étaient immobilisés par les attaques des Arabes, le

commandant de la Haganah a décidé une opération de grande envergure pour dégager la route. Des attaques ont été lancées contre les villages arabes de Castel, Kabab, Boitris, Abou Chouba, Seralan, Deir Mehasneh, Hulda et contre la ville de Ramleh. »

INTERVENTION ANGLAISE

Au lendemain de la bataille d'Haïfa, l'Irgoun, désavoué par la Haganah, s'est jeté à l'assaut de Jaffa. Les forces britanniques sont intervenues contre l'Irgoun pendant que la garnison arabe bombardait les faubourgs de Tel-Aviv.

Dans la soirée de lundi, on annonçait officiellement à Damas que la Transjordanie avait déclaré la guerre aux Juifs et que son armée avait occupé Jéricho.

Le même jour, la deuxième division motorisée irakienne, forte de 12.000 hommes et accompagnée d'une cinquantaine d'avions de classe « Fury » a quitté Bagdad pour Amman.

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE JUIF EN PALESTINE

Voici la composition du Gouvernement provisoire juif :

David Ben Gourion : premier ministre et ministre de la Défense.
Moshe Shertok : Affaires étrangères.

Eliezer Kaplan : Finances.
Isaac Grumbaum : Intérieur.
Dr Fritz Bornstein : Commerce et Industrie.
Merdechai Benter : Agriculture.
Erez Zisling : Population.
Rabbin Fishman : Religion.
Rabbin Lewin : Santé.
Félix Rosenbluth : Justice.
Moshe Shapire : Immigration.
David Remez : P.T.T.

On ne sait pas encore quel portefeuille sera attribué à M. Behar Shitrit.

UN ANCIEN COLONEL SS CAPTURE A HAIFA

Le colonel allemand Karl Eichenau, ancien colonel des SS, a été capturé par la Haganah au cours de la bataille de Haïfa. Eichenau avait la charge de l'entraînement des troupes arabes de Palestine et faisait partie de l'état-major du groupe d'armées du nord de la Palestine.

Les syndicats d'Afrique du Sud s'élèvent contre une loi raciale

Après la publication du projet de loi tendant à la séparation des syndicats indigènes, des syndicats groupant les travailleurs européens, le Conseil des professions et syndicats d'Afrique du Sud a envoyé une circulaire à ses organisations pour leur demander leur avis sur la question.

La quasi totalité des syndicats appelle la Centrale Nationale à rejeter ce projet de loi et à organiser une campagne contre une manœuvre qui vise à établir des discriminations préjudiciables aux travailleurs.

Syndicat des Joailliers et Orfèvres

Notre Comité demande qu'une résolution énergique protestant contre le projet de loi soit envoyée au ministre du Travail, et que le Conseil des Professions et des Syndicats d'Afrique du Sud exige le retrait de ce projet de loi.

Fédération des Travailleurs du Textile

Ce projet de loi est réactionnaire et constitue une attaque directe contre le mouvement syndical sud-africain.

Fédération des Travailleurs de l'Industrie chimique

Le projet de loi est contraire à tous les principes du syndicalisme et n'est certainement pas conforme aux résolutions adoptées à d'innombrables conférences du Conseil des Professions et Syndicats d'Afrique du Sud.

HONGRIE

Un nouveau manuel scolaire vient d'être édité en Hongrie. Dans le cadre de l'instruction civique, il traite du problème de l'antisémitisme. Ce manuel est l'œuvre de M. Boka, sous-secrétaire d'Etat aux Cultes et à l'Instruction Publique. Il est destiné à lutter contre les survivances de l'antisémitisme et du racisme.

POLOGNE

Le département de la Justice de Pologne annonce qu'il a ordonné une enquête spéciale sur les fonctionnaires de la police juive qui avaient servi dans le ghetto de Varsovie pendant l'occupation allemande, pour savoir s'il n'y avait pas eu de collaborateurs parmi eux.

NOUVELLES BRÈVES

— Une centrale électrique, appartenant conjointement à la Tchécoslovaquie et à la Pologne va être bâtie sur les lieux du camp d'Auschwitz.

— Jacques Norman, membre antisémite du Parlement Fédéral, a demandé au gouvernement canadien d'interdire au Canada une campagne destinée à fournir des armes et des munitions aux Juifs de Palestine.

— Un bureau vient d'être ouvert à New-York pour recueillir des dons et du plasma sanguin destinés aux combattants juifs de Palestine. Des bureaux similaires vont bientôt

s'ouvrir à Philadelphie et dans d'autres villes des États-Unis. Dans le courant du mois de mars, le Bouclier de David Rouge a envoyé des États-Unis en Palestine 35.000 unités de sang et 25 ambulances. Trente-cinq nouvelles ambulances seront expédiées dans un très proche avenir.

— Mrs Archibald Silverman, qui revient de la Guinée hollandaise, a déclaré que, contrairement à ce qui avait été annoncé officiellement, le Surinam n'offre pas la possibilité à 30.000 Juifs de venir s'y établir. Malgré l'accord signé le 20 avril 1947 avec une

organisation juive, la « Freedom League », il n'est question pour le moment que de l'admission de 200 spécialistes.

— Le gouvernement slovaque a décidé d'accorder entre 1.000 et 2.000 passeports à des Juifs désirant émigrer en Palestine.

— Des lignes d'aviation entre l'Inde, Londres et New-York refusent de réserver des places aux passagers juifs.

— Les autorités britanniques ont refusé le visa d'entrée en Palestine au correspondant de Franc-Tireur, M. François-Jean Armarin.

D'autres peuples souffrent et luttent...

ESPAGNE

— Malgré la protestation unanime de l'univers civilisé, Franco prépare le procès des quatre-vingts détenus de « la Prison Model » de Barcelone.

— A Valladolid, dix guerrilleros ont été capturés et fusillés sans jugement. Après l'exécution, les autorités ont refusé de rendre leurs corps aux familles qui les réclamaient.

PORTUGAL

— Quarante-quatre militants syndicalistes ont été arrêtés à Lisbonne. Ces opérations de police n'ont pas été motivées. On note toutefois qu'elles ont eu lieu le lendemain d'une visite de l'ambassadeur des U.S.A. chez le dictateur Salazar.

Dans les Cyclades : L'ÎLOT DE LA MORT

De nouvelles précisions parviennent chaque jour sur l'infamie des traitements que le gouvernement d'Athènes fait subir aux patriotes qui tombent entre ses mains.

C'est ainsi que cette semaine, quelques informations ont été données concernant le sort des patriotes déportés dans les îles : l'un d'entre eux, évadé par miracle, a raconté la vie qu'il a menée durant trois mois ; et il indique, qu'à son avis, le régime ne devait pas être différent dans les autres lieux de déportation.

Situé au milieu des Cyclades, l'îlot dans lequel il fut envoyé pour avoir voté contre la royauté au cours des dernières élections démocratiques, porte le surnom de « l'îlot de la mort ». Il mérite bien cette renommée : deux cents détenus y vivent dans des conditions inimaginables ; ils ne disposent d'aucun logement et dorment en toutes saisons à la belle étoile. Les détenus sont soumis à un jeûne quasi-permanent. Aucune installation sanitaire n'est naturellement prévue ; et les déportés malades meurent sans soins. Leur corps est ensuite jeté à la mer, sans que leurs compagnons puissent leur rendre le moindre hommage funéraire.

Vivant dans une semblable atmosphère, de nombreux déportés deviennent fous, se suicident ou tentent de s'évader à la nage ; on devine le sort qui les attend... A plusieurs reprises, on a signalé chez certains prisonniers, particulièrement affaiblis, des tentatives de micrographie.

U.S.A.

— Quarante-trois juifs originaires de Pologne et de Tchécoslovaquie se sont vus notifier leur expulsion. Mais ils ont refusé de signer un manifeste hostile à leur patrie.

— Dans l'Etat de Virginie, on signale deux nouveaux lynchages de citoyens noirs.

CHINE

— Tchang Kai Chek a été réélu président de la République chinoise. Le jour de son élection, deux des divisions qui composent ses troupes étaient mises en déroute par les armées démocratiques. Aussitôt, il a fait fuir les généraux vaincus.

PHILIPPE LE LONG

fait un pogrome en se mariant et la banque Élias devient propriété de l'Église

Il y a quelques années, Tristan Bernard — qui vit le jour dans la même rue que l'auteur des Feuilles d'Automne — s'amusa à répondre en vers (de sonnet) à un interrogatoire d'identité :

A Besançon, ville horlogère et militaire,
— Le siècle étant plus vieux de soixante-quatre ans —
Je naquis. Père, mère, aïeux et mères-grands
Avaient vu pousser là leur âme héréditaire.

Avant... je ne sais pas. C'est la nuit, le mystère...

Avant... Que se passa-t-il avant ? Dans la nuit du moyen âge, les aïeux du poète eurent peut-être affaire — qui sait ? — à Philippe V le Long (le Bel était son père).

Cadeau royal

Le XIV^e siècle avait seize ans lorsque ce terrible monarque épousa Jeanne de Bourgogne à Besançon. Sinistre mariage pour les Juifs de la Franche-Comté ! Il restera comme l'une des dates les plus désagréables de leur histoire.

A l'occasion de leurs noces Philippe et Jeanne se devaient de donner de grandes réjouissances au peuple bisontin. Le cadeau fut royal, sans qu'ils en fussent pour un sou de leur poche : tous les sujets chrétiens de Sa Majesté reçurent la permission de faire un... raid anti-juif.

Les hérauts ayant annoncé la joyeuse nouvelle, les « meilleurs » des fidèles sujets ne se le firent pas dire deux fois. Les maisons juives, prises d'assaut, furent pillées de fond en comble et leurs locataires — une douzaine de familles en tout — jetés à la rue.

Fin de carrière

Quatre ans plus tard, en 1320, le gouvernement communal rappelle les scoliés qui avaient dû quitter la ville. Mais c'est pour leur donner l'ordre de se rassembler dans une petite carrière

sur l'emplacement de l'actuelle rue de Richebourg.

La vie n'y est pas rose, ni l'impôt léger. L'hiver, les Juifs doivent quitter les lieux, et... à Dieu vat ! Tout nouveau venu qui veut élire domicile à Besançon doit acquitter un droit d'entrée assez considérable.

Ainsi, dès le début, le développement de la communauté est compromis. Elle périclite et, bientôt, disparaît.

A partir de 1410, les Juifs n'entreront pas dans la carrière de Besançon quand leurs aînés n'y seront plus. Jusqu'à la Révolution de 89, ils seront, en effet, interdits de séjour dans cette ville pendant la plus grande partie de l'année.

Un « Rothschild » féodal

Plus au nord, à Vesoul, capitale de la Franche-Comté et grand centre de la finance de l'époque, les activités envahissantes d'une sorte de Rothschild féodal, Hélot (alias Elias !) valent quelques déboires à la masse des Juifs indigènes.

C'est une curieuse figure que celle de ce banquier qui devint le cerveau d'une oligarchie locale dont les personnages les plus représentatifs avaient nom : Morel, Joseph, Simonot et Lionot.

Sans avoir reçu le moindre mandat, Elias prétendait représenter ses coreligionnaires auprès des pouvoirs publics et se vantait de son influence.

Les pouvoirs publics, en la

circonstance, étaient constitués par le pouvoir royal et un corps de dignitaires de l'Église. Lorsque Philippe le Bel décréta l'expulsion des Juifs de France, Elias clama sur tous les tons qu'il parviendrait à fléchir le roi. On sait en fait ce qu'il arriva. Quant aux dignitaires de l'Église qui étaient de gros possédants, ils voyaient en Elias un concurrent redoutable. Ils élaborèrent toute une stratégie pour lui casser les reins et s'enrichir de ses dépouilles.

par Joseph MILLNER

Ote-toi de là que je m'y mette

Il fallait un prétexte. Il fut vite trouvé : Elias et ses compères n'avaient-ils pas eu l'audace de construire leurs maisons impies dans le voisinage d'un temple du Seigneur ? Un tribunal ecclésiastique se saisit de l'affaire et la mena tambour battant. Du jour au lendemain, Crésus se retrouva pauvre comme Job : Elias, avec d'autres businessmen médiévaux, avait été condamné à la confiscation de tous ses biens.

Si, vous promenant un jour à travers Vesoul, vous passez devant la Chapelle de la Charité, sachez qu'il s'agit d'une ancienne villa particulière d'Elias transformée en édifice religieux par de charitables hauts prélats de l'an 1318.

L'on s'arrangea, bien entendu, pour englober tous les Juifs vésoiliens dans le discrédit qui frappait le banquier dépossédé.

Du Yemen à Victor Hugo

Trente ans après — il y a de cela exactement six siècles aujourd'hui — toute la communauté juive de Vesoul fut jetée en prison à la faveur d'un scandale analogue. Comme les détenus s'élevaient, on tripla l'effectif des gardiens.

La municipalité refusa d'engager de nouveaux crédits dans l'administration pénitentiaire et ce sont les prisonniers qui durent payer la solde de leurs bourreaux.

Qu'étaient les victimes ? De petits colporteurs ou de petits commerçants, selon une tradition ancestrale qui allait se perpétuer jusqu'à l'époque moderne.

Outre les persécutions inspirées par le Haut Clergé féodal, deux choses en Franche-Comté font penser à Torquemada...

A la bibliothèque de Besançon, il existe un vieux manuscrit de la Bible, orné d'illustrations admirables. Ce document vient de loin : du Yemen où il a été écrit en 1492, l'année de l'expulsion des Juifs d'Espagne.

Et c'est précisément un célèbre enfant de Besançon, Victor Hugo, — on se rappelle aussi qu'il présida le comité français de secours aux victimes des pogromes tsaristes — qui a le mieux fustigé l'antisémitisme féodal dans une œuvre qui porte le nom du grand Inquisiteur espagnol.

La Libération de septembre 91

Dans Torquemada de Victor Hugo, Moïse Ben Habib demande au roi d'Espagne de mettre fin à l'Inquisition :

...Les bêtes dans les bois sont [avec leurs femelles

Les nids dorment heureux sous [les branches blottis
On laisse en paix la biche allai- [ter ses petits
Permettez-nous de vivre, aussi, [nous, dans nos caves
Sous nos pauvres toits, presque [au hagne et presque esclaves
Mais auprès des cercueils de nos [pères ! Daignez !

La Révolution française fit bien mieux que de daigner dans je ne sais quel accès de pitié.

Ce n'est pas le droit de pleurer auprès des cercueils, mais une magnifique raison de vivre qu'elle donna aux Juifs de la Franche-Comté. Conscients de faire œuvre positive et de servir la cause de l'unité nationale, les

compagnons de l'abbé Grégoire et de Robespierre détruisirent à tout jamais le joug féodal.

Pour les petits colporteurs et les petits commerçants de Vesoul et de Besançon, plus que pour leurs frères du Comtat Venaissin ou de l'Aquitaine déjà en partie émancipés, septembre 91 fut vraiment une libération.

Il n'y avait plus dès lors de parias en Franche-Comté.

Ils étaient devenus des citoyens français.

Et sous la III^e République, fidèle à la tradition jacobine, Moïse Levy, sénateur-maire de Vesoul, représenta ses concitoyens à la satisfaction de tous les démocrates.

LES MAUDITS

CHAQUE jour apporte une nouvelle série de traitres impunis, d'exécuteurs de basses besognes et de hautes œuvres de Hitler absous, d'assassins, relâchés ou frappés de peines qui sont une insulte pour ceux qu'ils ont envoyés à la mort.

Quel homme de cœur n'éprouve aujourd'hui une juste colère devant un tel oubli des promesses solennellement faites.

Mais cela ne suffisait pas, on a voulu commettre une atrocité à la pitié.

La mise en sommeil, devant l'indignation populaire, du « Comité d'honneur pour la libération de Pétaïn », vient de donner lieu à une nouvelle manifestation insolite du « Comité national pour la défense des Droits de l'Homme, la réparation et l'amnistie ».

La présidente de ce Comité est Mme Hélène de Suzannet, ancien député P.R.L. Elle n'a pas attendu l'année 1948 pour pratiquer « la réparation et l'amnistie ».

PARMI ses plus brillantes interventions dans ce sens citons le cas Roskothén.

Ce dernier, officier nazi conseiller à la Cour d'Appel d'Essen avant la guerre, a rempli, pendant l'occupation ennemie à Paris, les fonctions de juge à la section V du tribunal militaire allemand du Gros-Paris ; cette section était spécialement chargée de la répression contre les militants de la Résistance française et les combattants alliés.

De son propre aveu, il a prononcé et fait exécuter 211 condamnations à mort dont un tiers de femmes, 100 aux travaux forcés à perpétuité, 400 à l'emprisonnement ou à la réclusion.

Il a participé à d'autres parodies de séances de justice où furent condamnés tant de nos camarades de combat, il a fait déporter des milliers de patriotes.

C'est lui qui s'est occupé des affaires du général de Lestrain, du général Frère et du dossier de Jean Moulin, premier président du Conseil national de la Résistance.

Le 23 juin 1943, Mme de Suzannet fut arrêtée et internée à la prison allemande de Fresnes. Le 30 décembre de la même année, elle fut libérée par Roskothén qui avait instruit son affaire, et elle est restée à Paris, à son domicile, jusqu'à la libération sous la surveillance de la police de sécurité allemande (S.D.).

Roskothén fut fait prisonnier à Paris au moment de la Libération et dirigé sur le dépôt des prisonniers de guerre n° 222, au Fort de Noisy-le Sec.

On ne pouvait laisser un tel personnage passer les fêtes de Noël et du Jour de l'An en captivité.

Mme de Suzannet a obtenu qu'il soit laissé à ses bons soins du 25 décembre 1945 au 2 janvier 1946.

Pendant cette période, bien choyé par celle qu'il avait libérée et qui est devenue son inlassable protectrice, il s'est promené en toute liberté dans Paris.

Grâce aux multiples interventions de la présidente du « Comité national pour la défense des Droits de l'Homme, la réparation et l'amnistie », il a été libéré le 16 janvier 1946 et est allé à Baden-Baden, capitale de la zone française d'occupation, pour y remplir les fonctions de... conseiller juridique du gouvernement militaire français, sous l'œil paternel d'Andrieu, ancien intendant de police de Vichy pour la région de Marseille, actuellement, comme de bien entendu, directeur de la police française en Allemagne, chevalier de multiples jeux (doubles ou triples?).

Mme de Suzannet continue à rendre visite à Baden-Baden à Roskothén, elle effectue, avec de hauts fonctionnaires français d'occupation, des tournées en auto avec Roskothén, qu'elle recommande, en toutes circonstances, comme « un homme d'honneur et de devoir à qui la France (et certainement aussi l'Allemagne) doit une grande reconnaissance ».

Voilà « cette défense des droits de l'homme, la réparation et l'amnistie » que réclame Mme de Suzannet et les membres de son Comité.

Ils veulent, notre exemple le prouve, absoudre, remettre dans leurs biens et promouvoir aux hautes fonctions les nazis et leurs complices de Vichy.

Nous ne le permettrons pas. Ceux qui sont morts pour que vive la France, tous unis dans leur sacrifice, quelles que soient leurs origines, leurs opinions et leurs croyances, n'ont laissé à personne le mandat de pardonner.

Pitié ? Oui, que messieurs les nazis commencent. Vengeance ? Non.

La justice suffit.

Joseph-André BASS.

(1) Voir « Droit et Liberté » du 15-3, 1-4 et 15-4.

LA POLOGNE CÉLÈBRE LA MÉMOIRE des insurgés du Ghetto de Varsovie

Les cérémonies commémoratives du soulèvement du ghetto de Varsovie se sont déroulées le 21 avril devant des milliers de Polonais et de Juifs. Les communautés juives de Pologne avaient envoyé trois mille délégués, celles de l'étranger étaient représentées par deux cents délégués. La communauté juive de France avait envoyé une délégation importante, comprenant, entre autres, A. Rayski, B. Adam, L. Gordon et Grinberg.

Le Gouvernement polonais était représenté par le Premier ministre, M. Josef Cyrankiewicz, le ministre de la Justice, M. Henryk Siatkowski, et M. Wladislaw Baranowski, ministre d'Etat.

M. Swiatowski, qui a pris la parole au nom du gouvernement et du peuple polonais, a rendu un vibrant hommage aux combattants héroïques du ghetto de Varsovie. Rappelant la part prise par les membres du gouvernement eux-mêmes, tels le premier ministre, M. Cyrankiewicz et son assistant M. Gomulka, aux combats livrés pour aider les insurgés, il a conclu : « Le gouvernement polonais apportera son aide au peuple juif dans sa lutte pour la liberté. »

M. Adolphe Berman, ancien partisan et Président du Comité Central des Juifs de Pologne, qui présidait la cérémonie, a répondu au discours de M. Swiatowski.

Les partisans Antek Cukiernan et Chaika Grossman ont fait le récit de la bataille du ghetto devant une assistance au premier rang de la

quelle se tenaient les combattants qui ont survécu et les partisans juifs qui ont lutté dans les rangs polonais et soviétiques.

Nous avons visité le « Musée du martyr juif » qui vient d'être ouvert à l'Institut historique juif. Des objets de toutes sortes, des photographies et des documents racontent la tragédie des Juifs sous l'occupation allemande. Dans une galerie, on peut voir les œuvres de cinquante peintres juifs assassinés par les Hitlériens. Ailleurs, ont été réunis les livres qu'on a pu sauver de la destruction de 75 bibliothèques juives.

Des manifestations ont également eu lieu dans plusieurs autres villes de Pologne, entre autres à Wrocław et à Cracovie, cependant que la radio polonaise diffusait des programmes spéciaux à la mémoire des insurgés.

Comme il y a trois ans, MAI COMMANDE NOTRE DESTIN!

1945

- 2 Mai - Libération des camps
- 4 Mai - Prise de Berlin
- 8 Mai - Victoire sur le fascisme

LE PRINTEMPS A REFLEURI

A MALCHOW, nous ne sommes plus que quelques milliers de survivantes de l'évacuation d'Auschwitz. D'autres sont restées à Ravensbrück, certains sont parties en transport pour Leipzig. Les reverrons-nous jamais ?

Nous, nous allons être libres, bientôt, si... nous ne mourrons pas de faim avant.

Le 20 avril 1945, au retour du travail, une surprise nous attend. Dès l'entrée au camp, nos camarades nous disent : « Aujourd'hui, il y a de la soupe blanche. Evidemment, pour l'anniversaire de Hitler ! »

Notre groupe — une vingtaine de Françaises, de Belges et de Grecques qui creusent des canalisations près d'une usine camouflée — a droit au ra-

verser la moitié de l'Allemagne. Et de Dora à notre petit camp du Mecklembourg, partout ils ont vu la défaite, la dénazification et la résignation des Allemands. Ils nous donnent des nouvelles, nous font part de leur expérience, de leur art de dépecer les carcasses de chevaux, de voler les pommes dans les silos.

L'ESPERANCE A L'ACCENT PARIGOT

IL y a longtemps que nous, les Françaises de Malchow, avons perdu l'espoir de voir arriver les canons de la Croix-Rouge suédoise. Ils étaient venus une première fois emmener vers Lübeck et la Suède un groupe de Polonaises « aryennes » et juives. Ils devaient revenir le soir même. Huit jours se sont déjà passés. Nous ne guettaons plus la route.

La conviction et l'accent parigot d'un des Français de Dora calme les inquiétudes et nos camarades, rassurées, vont s'étendre près des barbelés, oreille contre terre, pour entendre la canonnade qui se rapproche.

1^{er} MAI DE VICTOIRE

LE 1^{er} mai, le moral est bon, la journée sera fertile en événements, nous en sommes sûres. Depuis hier soir, les dernières femmes de Ravensbrück sont avec nous. Des Italiennes, des Ukrainiennes, des Yougoslaves. Les Françaises sont en Suède depuis trois jours. Martha Desrumaux est sauvée.

Le camp est devenu un campement de bohémien. On démolit toutes les portes en bois, les planches, tout ce qui peut servir à faire du feu, et tout le monde fait de la cuisine. Que sont devenus l'ordre, la discipline et la « propreté » chers aux nazis ! Ces dames SS, bottées et en uniformes, mais impuissantes déjà, inspectent le camp, la Dantz en tête, et froncent leur nez délicat d'ex-prostituées.

Les hommes, depuis le matin, sont prêts au départ et à l'évacuation. Il est question d'évacuer. Eux, en tous cas, iront plus loin. Nous attendons. Un groupe de femmes belges, très décidées, attaque la Brotkammer où s'entasse le pain qui moi-



La jonction des Alliés

EN ce troisième anniversaire de la grande victoire sur le fascisme, à l'heure où l'on évoque les journées mémorables de la jonction des armées alliées, de la libération des camps de mort, de la chute de Berlin et de la débâcle des hordes nazies, les regards de tous les peuples, de tous les hommes dont le cœur bat quand souffrent les opprimés, se tournent avec angoisse vers la Palestine sanglante.

Terre promise et terre refusée. Terre conquise par le travail ardent et par le combat aux côtés d'une humanité qui défendait ses libertés, mais terre enchaînée par les Compagnies de pétrole et leurs valets.

Une force étrangère aux populations qui habitent la terre dite Sainte, mais pour eux Terre nourricière, les possesseurs des richesses du monde qui méconnaissent les peines et les joies aussi bien des Juifs que des Arabes, mobilisent les uns et les jettent dans une tuerie fratricide, dès que les autres prennent conscience de leur valeur d'hommes libres et veulent secouer le joug.

ILS sont rusés, ils sont puissants, ils connaissent l'art de diviser pour régner. Mais ce jeu abominable ne leur réussira pas toujours. Il y a du nouveau dans le monde. Les peuples ne se sont pas battus en vain contre le fascisme : ils ont appris à lutter quand leur cause est juste.

Les chiens lien britannique et tous les renards à son service



Abdulah de Transjordanie et le Régent Malik Abdulah Ibn Hussein passent en revue les troupes de la Légion Arabe



Jérusalem : Mai 45

1948 15 Mai - Fin du mandat britannique

L'ÉTAT JUIF VA NAITRE

...pour la seconde fois l'unité dans le combat sera le gage de la VICTOIRE...



A Reims, les bureaux capitulés.

Nous assiégeons le Revier pour procurer à nos amis Français du charbon contre la dysenterie et les fameuses bandes de papier pour panser leurs pieds blessés. J'ai la chance de parler quelques mots de polonais et il m'est plus facile qu'à d'autres d'obtenir un service des « infirmières » polonaises.

« Salut la France, bonjour la France ! »

C'est ainsi que nous nous reconnaissons à l'appel et que les médicaments arrivent aux destinataires.

Les nouvelles les plus invraisemblables continuent de circuler. L'une de nous aurait entendu l'Obersturmbannführer dire au Lagerführer que l'insurrection a éclaté à Berlin. La Kapsa de la cuisine tient de bonne source que les Anglo-Américains ont rompu toutes relations avec l'U.R.S.S. Le poste du mirador est nous annonce sur un ton gougnard qu'une division blindée soviétique a été anéantie.

Dans le camp, ça discute ferme.

— Puisque je te dis qu'ils sont en tout cas foutus. A un jour près, on va être libres. S'agit de tenir.

Pendant que l'Obersturmbannführer Weiss, inspecteur général des camps, se marrait en 1942, il signait l'envoi de centaines de millions d'hommes, femmes et enfants à la mort.

Cette photo a été prise dans son portefeuille par les déportés au moment de leur libération. Weiss a été pendu.

Par 76.264

biot. Pour la première fois depuis le 18 janvier, depuis l'évacuation, nous avons droit à autre chose qu'aux cent grammes de pain moisi et à l'eau tiède. Et, chance supplémentaire, aujourd'hui, il n'y a pas d'appel. Alerte ! Des avions américains survolent de jour notre région pour aller bombarder Hambourg. A l'Est, des bruits de canonnade. Le front russe n'est pas loin. La libération est proche, chacune de nous le sait.

LES HOMMES AVEC NOUS

DANS le camp, « le citique » continue. Plus personne ne sort en kommando et pourtant les coups pleuvent « parce que nous ne voulons pas travailler ». Les appels s'éternissent : revanche des SS qui ont peur. Le régime de l'eau claire et du pain moisi continue ; l'une des nôtres est battue à mort pour avoir volé des maïs.

Un soir, à l'appel, un ordre : « Blocks 1, 2, 3, 4, 5, vous avez un quart d'heure pour déménager aux blocks 10 et 11. Interdiction de circuler au delà de la Lagerstrasse ». Nous trainons nos hardes, nos couvertures, pour nous entasser dans une baraque obscure, où les kapos et les droits communs occupent les meilleurs lits, ceux d'en-haut. Mais ce n'est pas grave, parce que quelque chose d'inouï vient d'arriver.

Des hommes sont dans le camp, dans les blocks que nous venons de quitter. Parmi eux des Français ! Les interdictions, les sentinelles, les coups de crosse, rien n'y fait : ils sont là depuis un quart d'heure, que nous leur parlons. Nous apprenons qu'il existait quelque part dans une Allemagne à la géographie incertaine un tunnel où des hommes, des déportés, vivaient et travaillaient sans jamais voir le soleil. Nous apprenons que des camps entiers sont devenus des usines de guerre, nous qui avons réussi à ne jamais travailler pour la guerre, directement, du moins.

Mais en même temps que ces hommes, la confiance et la liberté sont entrées dans le camp. Ils viennent marchant depuis trois semaines, de tre-



Pendant que l'Obersturmbannführer Weiss, inspecteur général des camps, se marrait en 1942, il signait l'envoi de centaines de millions d'hommes, femmes et enfants à la mort.

Cette photo a été prise dans son portefeuille par les déportés au moment de leur libération. Weiss a été pendu.

sit. Les sentinelles tirent : 2 morts, 17 blessées.

Mais une heure plus tard :

« Alles Franzosen, Belgen, Hollendieren, entrez au jour ! »

Il est cinq heures du soir. Les portes du camp s'ouvrent. Le premier groupe de trois cents est déjà sur la route, muni de biscuits et de quelques boîtes de conserves qui viennent de France.

LE CHANT DIT VRAI

LES troupes allemandes au repos nous regardent passer. Cent mètres plus loin, autre rencontre : les travailleuses civiles russes du camp voisin nous souhaitent la liberté à leur façon : elles nous lancent des jupes, des corsages fanés pour que nous puissions quitter nos robes à rayures.

Dans le ciel, les avions font la ronde, mais sur terre la canonnade s'est tue.

Nous marchons vingt-quatre heures. Les civils allemands nous regardent, s'approchent et nous demandent : « Que faut-il faire à présent ? » Les SS ont peur, se taisent ou disent parfois (ô ironie, et c'est là notre victoire) : « Il faut tenir. Nous avons ordre de vous conduire jusqu'aux lignes américaines ».

Nous ne sentons pas la fatigue. Eux sont décomposés : les Russes sont à 7 km. derrière nous. Vingt-quatre heures de marche dans un no man's land et brusquement la liberté, tandis que se fait la jonction des armées alliées.

Le 2 mai 1945, nous chantons, parce que c'est arrivé

« Mais un jour de notre vie
Le printemps refleurira ;
Liberté, liberté chérie,
Je dirai : Tu es à moi ».

Le Pétain respectueux

Le Comité pour la Libération de Pétain a été enfin invité à mettre un terme à son activité légale.

On a fini par s'émouvoir parce qu'à travers tout le pays les résistants et les patriotes, les familles des déportés, des suppliciés, des fusillés, les Français qui n'ont jamais trahi la France, se sont, dans un immense mouvement, unis pour crier leur indignation et dire leur volonté de voir cesser le défilé sacrilège jeté aux morts et l'outrage fait à la Patrie.

Nous avions, nous aussi, notre mot à dire dans cette affaire.

Nous avions déjà fait entendre notre voix quand, au cours du procès du « Maréchal » l'un de ses défenseurs l'avait dépeint comme une sorte de « protecteur » des persécutés : le Pétain respectueux des Juifs...

Nous avions rappelé alors l'accord, dès 1940 donné par Pétain, à la livraison des réfugiés juifs en France, les 120.000 déportés juifs de France, les camps de zone sud — pour ne parler que de ceux-là, dépendant sans conteste directement de Pétain — les journées infernales d'août 1942, les « agents capteurs » placés sous les ordres du Maréchal et à qui il était recommandé « de ne pas discuter avec les Juifs qu'ils avaient pour mission d'arrêter », « d'emmener tous les enfants et de ne pas les confier aux voisins qui les demandaient », mais « de remettre les animaux aux concierges », les instructions données aux agents du Gouvernement de « signaler par télégramme les personnes qui, par leur attitude, entraveraient ou chercheraient à entraver le rassemblement des Israélites afin que puisse être proposé sans délai leur internement administratif à M. le Chef du Gouvernement ».

Et l'individu ainsi désigné avait nom Laval. Et il marchait « la main dans la main » avec Pétain : c'est ce dernier qui l'avait dit.

Il nous appartenait de rappeler ce que nous avons déjà dit. Non seulement parce qu'aujourd'hui, nommément, le responsable majeur, le Chef, était encore en jeu. Mais parce qu'en réalité tout cela était le prélude à une action de grande envergure.

Pétain en voie de libération, Pétain libéré, c'était l'amnistie accordée de droit à tous ses ministres — à supposer qu'il en reste encore un seul en prison — à tous ses collaborateurs, à tous ses fidèles, à tous ses hommes de main, c'était la liberté rendue à tous les traitres, petits et grands, de reprendre légalement leur sale besogne.

Contre le gré de tous les vendeurs d'indulgence, de tous les dispensateurs de pitié, le Peuple de France ne l'a pas permis.

Charles LEDERMAN.

HÉROS DE LA COMMUNE

LÉO FRANKEL

décréta les premières nationalisations

LES limites de notre article sur les Juifs et la Commune ne nous avaient permis que d'évoquer le nom de Léo Frankel. Ce Juif hongrois reste pourtant l'une des personnalités les plus marquantes de 71 et de l'histoire du mouvement ouvrier dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

On a discuté l'opportunité des mesures sociales prises en une période de lutte à outrance, mais on a oublié que si les combattants ont déployé une telle énergie, c'était précisément pour défendre les conquêtes sociales réalisées par la Commune.

MEMBRE DU COMITE CENTRAL DE LA COMMUNE

Fils d'un médecin, Léo Frankel naquit à Buda, en Hongrie, le 28 février 1844. Incorporé en 1864 dans l'armée prussienne, en garnison à Königswart, il fit la connaissance de Bebel et de Jacobi détenus dans la forteresse pour leurs écrits révolutionnaires. Ces militants le convertirent au socialisme, et il adhéra à la Première Internationale.

Après un voyage à Londres, il est nommé membre du Conseil central de l'association. Poursuivi par la justice allemande, il se réfugie en France où il exerce son métier d'ouvrier bijoutier.

Délégué auprès des sections parisiennes de l'Internationale en 1867, il est, avec Richard, le fondateur de la section lyonnaise. Républicain intransigeant, il devient un des adversaires les plus résolus du despotisme de Napoléon le Petit.

Pendant le siège de Paris par les Prussiens, il appartient au 66^e bataillon de la Garde Nationale, commandé par Avrial, c'est un des orateurs les plus applaudis du Club de la Reine-Blanche. Il participe aux tentatives d'insurrection du 31 octobre 1870 et du 22 janvier 1871 où il est blessé à l'épaule.

Nommé membre du Comité Central, sa valeur l'impose comme chef de la Commission du travail et de l'échange après le 18 mars 1871. Elu membre de la Commune par le XIII^e arrondissement, il est maintenu dans ses fonctions, bien qu'étranger, en raison de son passé révolutionnaire et de son dévouement à la cause démocratique.

EN LIAISON AVEC MARX

Dès le 6 avril, il fait mettre un local du ministère des Travaux publics à la disposition des chambres syndicales ouvrières. Tenant à remettre aux mains des travailleurs eux-mêmes la nouvelle organisation du travail, il fera tous ses efforts pour

donner aux syndicats un rôle dirigeant dans la vie économique du pays. Jusqu'au 4 mai, il contrôle le service des chemins de fer. C'est lui qui charge Elisabeth Dimitrieff de constituer les chambres syndicales féminines.

Pendant toute la durée de la Commune, il restera en liaison constante avec Marx, auquel il écrit entre autres : « Je serais très heureux si vous consentiez à m'aider en quelque façon de vos conseils, car à présent, je suis seul, pour ainsi dire, et je porte seul la responsabilité de toutes les réformes que je veux faire accepter au département des travaux publics. »

AU SERVICE DES TRAVAILLEURS

Sous son impulsion plusieurs décrets sont votés : remplacement des bureaux de placement privés par des services officiels dans les mairies ; suppression du travail de nuit des ouvriers boulangers ; projet de liquidation du Mont-de-Piété ; prorogation des échéances des effets commerciaux ; suppression des retenues et amendes sur les salaires.

En compagnie d'Évette et de Lazare Lévy, il organise la défense des travailleurs exploités par les entreprises passant des marchés avec la Commune.

En mai, il constitue une commission supérieure de comptabilité chargée de vérifier les comptes de toutes les délégations, et demande la condamnation par un conseil de guerre des fonctionnaires et fournisseurs coupables de concussion.

Il réclame avec insistance la journée de travail de huit heures, mais malheureusement n'est pas suivi par l'ensemble de la Commune.

Enfin, et c'est le décret le plus important de Frankel et de la Commune en général, il est décidé que les ateliers fermés par leurs propriétaires seront remis aux mains des ouvriers qui seront chargés de leur exploitation. Un projet de constitution de ces sociétés coopératives dans une fédération est élaboré.

Dans le même esprit, Frankel appuie le syndicat des métaux qui nomme deux délégués ayant mandat de supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme.

La Commune agonisante, il reprend sa place parmi les combattants et se bat avec héroïsme à la Bastille. Grièvement blessé, à la barricade du Faubourg Saint-Antoine le 25 mai, il est secouru par l'intrepide princesse Dimitrieff.

Ayant réussi à se dérober aux poursuites des sbires versaillais, il s'exile en Angleterre puis retourne en Hongrie.

Il avait été condamné à mort pour « assassinat et incendie ». Mais le gouvernement hongrois, qui n'était pourtant guère libéral, refusa son extradition, les bourreaux versaillais ne pouvant établir en aucune mesure la culpabilité du contumax.

Marcel CERF.

PAQUE 5708 A PARIS

“Que ceux qui ont faim viennent et mangent”

Les vieilles traditions, même millénaires, ne se perdent pas, et, lorsqu'elles peuvent s'adapter aux conditions nouvelles, elles se chargent de prestige aux yeux des profanes et des incrédules eux-mêmes.

Il y a 3.000 ans, c'était la sortie d'Égypte, la libération d'un peuple opprimé. Aujourd'hui, une nouvelle lutte pour l'indépendance et la liberté du même peuple.



PREPARATIFS DE FETE

Le quartier Saint-Paul, centre du judaïsme traditionaliste, avec ses petites ruelles et ses boutiques où se détache le mot « Kasher », en couleurs criardes, vit de cette intensité fébrile des veilles de fête. La rue des Rosiers, de même que la rue Pavée, ne désespèrent pas. Les femmes procèdent aux derniers achats. Lourdemment chargées de paquets de Pain Azym, elles marchent d'un pas lent, s'arrêtent devant les étalages : « Vous avez du raïfot ? » Paris manque d'herbes amé-

manque pas. A 115 francs le kilo, avec tickets, vous en trouvez à volonté !

SCENARIO IMMuable

La nuit est venue. Et maintenant, « Que ceux qui ont faim, viennent et mangent ». Les plus déshérités ont pu assister à la cérémonie du « Seder » et manger à leur faim.

Le benjamin a posé les quatre questions d'usage : « Pourquoi cette nuit ? ». Le chef de famille, plein d'assurance, a répondu : « Nous étions esclaves ». Depuis 3.000 ans, mêmes questions, mêmes réponses. On a préparé un verre de vin pour le prophète Elie et l'on a ouvert la porte. Mais le prophète n'apparaît pas. Tout au moins aux yeux des simples mortels. Le récit continue : Les dix plaies d'Égypte... La force de Dieu... Enfin la libération.

En tout cas, c'est une occasion de se réunir, de se retrouver en famille. Tard dans la soirée, un peu grisé par les quatre verres rituels d'un vin qui, pour ne pas être de premier choix, n'en est pas moins piquant, on rentre se coucher.

Même cérémonie le lendemain soir avec les dix plaies et le prophète qui n'apparaît toujours pas. C'est la tradition qui le veut.

Plus tard, sans doute, le benjamin demandera encore : « Pourquoi cette nuit ?... ». Et le chef de famille répondra : « Un jour, la volte-face... Abdulah... mais la Haganah... ».

Alain ADLER.

Chronique économique

L'UNION EUROPEENNE EST-ELLE VIABLE ?

ORGANISER l'Europe, réaliser les États-Unis d'Europe, s'il est un rêve qui parcourt toute la civilisation dite occidentale depuis des siècles, c'est bien celui-là. De nos jours, en cette après-guerre qui n'est pas la paix, le problème semble se poser concrètement, la solution paraît possible à brève échéance

Aussi, nous proposons-nous d'examiner brièvement l'aspect économique de l'Union européenne, écartant volontairement le domaine politique et militaire qui n'enregistre, en définitive, que les conséquences des rapports économiques.

A cet égard, il nous faut constater tout de suite que l'on se trouve en fait devant une tentative d'union occidentale comprenant l'Angleterre, la France, Benelux, l'Italie et la Rhur, ensemble auquel viendraient éventuellement s'adjoindre l'Espagne et le Portugal, mais certainement pas les pays scandinaves.

Cette union limitée est-elle viable ?

Par exemple, que vaut une éventuelle union douanière franco-italienne ?

On nous accordera que la condition d'une telle association implique au moins que les économies des deux pays considérés soient complémentaires et non concurrentes.

Or, l'Italie et la France se trouvent dans les plus mauvaises conditions pour parvenir à un accord. En effet, les deux pays ont l'un et l'autre une sidérurgie qui a besoin du coke de la Rhur, non moins nécessaire d'ailleurs à la production allemande ; l'industrie automobile italienne concurrencera directement l'industrie correspondante française ;

même situation pour les entreprises du bâtiment, des textiles artificiels, etc...

L'Italie pourrait nous fournir de la main-d'œuvre ? Le chômage qui commence à s'étendre en France nous oblige à ne plus favoriser l'immigration de travailleurs étrangers.

Benelux et le groupe scandinave sont exportateurs l'un et l'autre de produits industriels et importateurs de matières premières et de denrées alimentaires. Ils se concurrencent donc.

D'autre part, une union douanière France-Benelux pose le problème de la concurrence entre les ports français, Dunkerque notamment, et Anvers et Rotterdam. On sait que la politique actuelle de la diplomatie belgo-hollandaise à l'égard de l'Allemagne est commandée par le souci de voir rapidement renaitre l'économie rhénane de façon à alimenter en trafic les deux grands ports, actuellement concurrencés par Hambourg.

La Rhur ne peut que se développer au détriment de notre sidérurgie et de celle de la Grande-Bretagne.

On observe ainsi combien le plan inclus dans les fameux accords tacitaires de Genève ne résout aucun problème économique.

Roger MARIA.

Spectacles ARTS Lettres

VALENTIN FELDMAN Renouveau de l'Art abstrail...

Philosophe héroïque

Par Henri SCHNEZER

VALENTIN FELDMAN est le nom glorieux d'un héros de la Résistance. Ce jeune philosophe juif né en Russie a été fusillé par les nazis le 27 juillet 1942 au Mont Valérien.

Il a laissé à ses camarades de cellule survivants un message qu'il griffonna de ses mains enchaînées : « Ma mort est la plus belle réussite de ma vie. »

A son camarade et voisin de cellule, Jacques Papy, il a écrit : « Un jour, peut-être, ma mère viendra vous voir. Voulez-vous lui donner alors mon Boris Godounov et si possible quelques autres livres de ma bibliothèque ? Dites-lui que je veux qu'elle trouve dans ces souvenirs la force de vivre. Tant qu'elle vivra, je ne me sentirai pas tout à fait mort. Je survivrai dans sa pensée. C'est ma dernière volonté. Je demande à ma mère de la respecter. »

Et la mère, Mme Esther Feldman, respectant la volonté de son fils, vit malgré sa propre volonté. Et son fils revit en elle, non seulement dans sa pensée, mais dans tout son être.

Le recueil de poèmes que Mme Esther Feldman a consacré à la mémoire de son fils est chargé d'une force extraordinaire.

Toute la vie de Valentin Feldman y est évoquée : enfant, adolescent, jeune étudiant pauvre mais enthousiaste, riche d'idées, et enfin philosophe martyr.

Valentin Feldman est né à Saint-Petersbourg en 1909.

En 1922, il arrive à Paris et entre au lycée Henri IV. Il parle mal le français. Mais, surmontant tous les obstacles, il remporte en 1927 le premier prix de philosophie au concours général.

A la Sorbonne, c'est un étudiant brillant. Il devient le disciple favori de Victor Basch, et c'est sur la demande de celui-ci que le jeune Valentin Feldman le remplace en chaire.

Étudiant pauvre et studieux, il donne pour vivre des leçons particulières, corrige des devoirs et trouve encore le temps d'enseigner à titre gratuit aux cours de l'association philotechnique.

C'est le jeune Feldman qui traduisit l'œuvre de l'écrivain soviétique Lupol sur Diderot, ainsi que l'œuvre admirable de Nicolas Ostrovski. *Et l'acier fut trempé.*

En 1935, il est nommé professeur au collège de Fécamp.

En 1939, la guerre éclate. Re-

connu inapte au service armé — il a une maladie de cœur — il part comme engagé volontaire. Puis c'est la débâcle.

Dès 1940, professeur à Dieppe, il est agent de liaison du Parti communiste et chargé du transport et de la diffusion des tracts.

Révoqué comme Juif en 1941, il se consacre tout entier, corps et âme, à la lutte clandestine.

A Rouen, il rédige des journaux, organise l'aide aux détenus mais ne se contente pas de cette activité et fait bien plus qu'on ne lui demande. Valentin Feldman est hanté par l'idée qu'il ne court pas assez de risques. Il voudrait être chargé de missions plus dangereuses, plus difficiles, non pas pour être au premier rang, mais surtout parce qu'il estime être moins exposé que ses camarades.

Un soir d'hiver, pris dans un guet-apens tendu à un autre par un traître de la Gestapo, il est arrêté et incarcéré à la prison de Bonne-Nouvelle à Rouen.



Il subit en philosophe les interrogatoires de la Gestapo. Il supporte stoïquement les coups. En pleine possession de ses forces, il répond à ses bourreaux avec la fierté et la dignité d'un homme digne de ce nom.

Pendant six mois, il est enfermé au secret. Mais le héros ne regrette rien. Il ne se plaint pas. Le 18 juillet, il est jugé à Fresnes. Au procès, il force l'admiration de tous.

Le 27 juillet 1942, Valentin Feldman est assassiné au Mont Valérien.

M. GOLDINE.

ALORS que tant d'expositions picturales ne se signalent que par leur platitude, il est réconfortant de rencontrer, sur son chemin, une œuvre originale et pleine de promesses. C'est le cas de l'exposition Helman, à la Galerie Breteau.

Helman, il n'est pas inutile de le signaler, est un homme jeune. Si le grand public ne prononce pas encore son nom, c'est que cet artiste, à l'encontre de tout d'autres, s'entoure volontairement d'une zone de silence.

Ceci dit, la peinture d'Helman ne se prête pas facilement au jeu des étiquettes esthétiques. Car, si par sa forme elle s'apparente à la jeune école abstraite, elle s'en écarte par son esprit. En effet, l'Art dit abstrait n'est trop souvent que jeu gratuit et ne peut avoir comme propos que celui d'éveiller l'émotion par des artifices de forme. Alors que la peinture d'Helman ne fait qu'user de l'écriture abstraite pour affirmer un contenu positif. C'est là une différence fondamentale qu'il est nécessaire de souligner. Car elle établit nettement le côté progressiste de l'œuvre d'Helman, en face de l'Art pur qui n'est que construction, souvent agréable certes, mais vide de signification humaine.

Bien que plongeant de solides racines dans le monde objectif, l'inspiration d'Helman ne s'arrête pas à l'aspect physique des choses ; elle est hantée par des rêves autrement ambitieux. Ce que Helman entend traduire sur la toile, c'est l'écho de la vie affective aux prises avec les problèmes de la vie réelle. Ainsi donc, l'œuvre d'Helman, loin de se retrancher dans le splendide isolement caractéristique de l'Art pur, auquel elle emprunte sa terminologie plastique, se veut au contraire intimement mêlée au monde vivant. C'est ce souci constant de garder le contact avec la réalité extérieure qui lui confère sa sonorité humaine si particulière.

Sur le plan de la réalisation plastique, l'Art d'Helman nous apparaît comme une entreprise aux possibilités expressives quasi-illimitées. Maître de moyens techniques renouvelés, le peintre est en mesure de traduire sur la toile les impondérables de la vie subjective. Mais comme nous le laissons entendre plus haut, la peinture d'Helman n'est pas le fruit d'une intelligence repliée sur elle-même. Elle est, au contraire, l'aboutissement formel d'un problème donné.

Dans la toile intitulée « Menaces » c'est au drame qui agite la société moderne que l'artiste a apporté une solution plastique.

La chronique des films par Félix FEDRIGO

CRIME ET CHATIMENT A L'AMERICAINE

NAZIS, prenez garde ! N'allez pas en Amérique. Vous y seriez traqués. Je ne crois pas qu'Orson Welles ait voulu dire ça dans *Le Criminel*. Il est trop intelligent. Et il sait très bien qu'on a autre chose à traquer dans son pays.

Pourtant, ce « Deuxième Bureau » américain qui recherche fébrilement Franz Kindler, une sorte de Himmler anonyme, peut faire illusion...

La fréquence des effets, les jeux d'ombres, les trépidements savants de la caméra — le tout accompagné d'une musique ad hoc — ne manqueront pas de plaire à quelques esprits particulièrement excités. Mais le spectateur normalement constitué n'a pas besoin de tant d'acrobaties hystériques pour s'émouvoir.

Vraiment un peu trop nerveux, un peu trop original, le « bébé volcanique » de Hollywood !

*

Où est Franz Kindler ?

Le « Deuxième Bureau » américain est sur les dents.

Edward Robinson casse sa pipe en apprenant que Meinike, ancien bras droit du Criminel, a touché la terre américaine.

— Laissez filer...

Meinike, qui n'est plus lâché d'un pas, nous amène dans une petite ville du Connecticut.

Franz Kindler se cache sous l'identité de M. Rankin, professeur de collège. Il va se marier avec la fille d'un honorable juge et semble avoir oublié le passé.

L'histoire est lée par les cheveux, mais le réalisateur de « Citizen Kane » fait l'impossible pour la rendre acceptable. Un bon point, en passant : à un moment on prononce le nom de Karl Marx sans le ridiculiser.

Edward Robinson qui a perdu la piste de Meinike que Franz Kindler a étranglé et enterré, sursaute dans son lit :

— Seul un nazi peut renfermer Karl Marx parce qu'il est Juif !

Les soupçons de Robinson se précisent. Il n'ajoute pas à ce propos que seuls les trusts américains peuvent refuser la Palestine aux Juifs à cause du pétrole. Mais c'est une autre histoire.

*

Voilà encore une échelle dont l'impressionnante longueur ferait rêver certains aspirants au « Paradis ». Voici une courte projection de « l'univers concentrationnaire ». Toujours

beaucoup de tension, mais peu d'émotion vraiment profonde.

Décidément, on met une sorte de plaisir malin à nous agacer par des voltiges, des recherches, extrêmement poussées, de plans, une virtuosité souvent gratuite.

Edward G. Robinson, si remarquable, paraît pourtant moins sûr que d'habitude. Loretta Young est par trop crispée.

Orson Welles a un jeu plus fulgurant que convaincant. « Citizen Kane », « Les Américains », « Le Dame de Shanghai » : oui, une très forte personnalité, voire un génie du cinéma. Seulement nous souhaiterions qu'Orson Welles fasse preuve d'un peu plus de calme et cesse de toujours vouloir nous en mettre plein la vue.

Et cependant ! Les scènes de la fin, qui d'ailleurs ne sont pas sans avoir quelque parenté avec celles d'un Fritz Lang, vous coupent le souffle...

La Vie en rose

PAUVRE prof. Turlot ! Si sympa, si timide. Il aime Colette, la jolie fille de son principal. Hélas ! elle ne l'aime pas.

Eh, lui, de rêver... Pour s'apercevoir finalement qu'il y a loin du rêve à la réalité, et songer au suicide.

La vie en rose ? Par antiphrase. Pour le prof Turlot, elle est plutôt en noir.

Trois potaches moqueurs, des jeunes inconscients de la gravité de leurs actes, lui laissent croire que Colette est profondément amoureuse de lui.

L'âge ingrat. C'est jeune et ça ne sait pas. Tant pis pour le prof Turlot !

Le film reste alerte et frais si le dialogue est un peu « Jeanne ». Finesse de l'observation, richesse du détail, charme, esprit, bon goût, si français : beaucoup de qualités sont réunies dans cette réalisation de Jean Faurez très bien secondée par le scénariste René Wheeler.

Peut-être n'a-t-on pas suffisamment poussé l'humanité de l'intrigue, encore qu'il soit assez difficile de dire certaines choses trop « tendancieuses » par les temps qui courent.

Colette Marx est à croquer. Louis Salou n'a peut-être jamais joué avec un naturel aussi émouvant. François Perrier a toujours la joue molle, mais le geste sympathique.

A voir !

C'EST FACILE A DIRE

C'est facile à dire : « Eh bien ! Il n'est [pas le seul] ! »

C'est facile à dire : « Eh bien ! Il y a toujours eu des révolutionnaires. »

Essayez de vous mettre à leur place

Ne serait-ce que pour une petite heure.

Mais pas une heure de liberté,

une heure de prison, de chaînes,

de marche à la mort — une chanson sur les lèvres... une chanson qui parle de la joie de vivre... pour les autres.

Je pense souvent : ceux qui disent :

« c'est facile... » devraient rêver qu'ils sont des révolutionnaires,

qu'ils sont en prison et marchent à la mort.

Je voudrais bien savoir s'ils chanteraient ?

Suis-je méchante ? C'est possible. Je voudrais devenir meilleure.

— Alors, de quoi s'agit-il ? »

Je n'en sais rien, peut-être le savez-vous ?

J'ai devant moi une photo

Une petite fille, son père et sa mère :

Les parents portent des décorations :

la guerre de 1941-1945.

Et la petite fille ?

C'est une enfant de sept à huit ans.

Je la vois jouer à la poupée dans l'abri pendant les alertes...

« Ma tante, ma tante » — j'entends sa voix fraîche et enfantine — comme les parents sont fiers d'elle.

« Avec maman nous avons aidé à défendre Moscou. Vous savez, ma tante, que je suis la fille de papa, de maman, et la cousine de votre Vatia ! »

par Esther Feldman

La Campagne du Lancement de "DROIT & LIBERTÉ"

A la date du 29 Avril 1948 :

1.822 nouveaux abonnés

Souscriptions: 920.000 francs

CAMPAGNE D'ABONNEMENTS LISTE N° 3

Saint-Quentin	2
U. J. R. E. 13 ^e	5
M. Jucht	3
Valenciennes	3
Individuels	78
U. J. R. E. 18 ^e	3
U. J. R. E. 19 ^e	3
U. J. R. E. 10 ^e	1
U. J. R. E. 5 ^e	3
U. J. R. E. Clermont-Ferrand	1
D ^e Dvorin	2
C. C. E.	7
Maison Enfants Montreuil	8
U. J. R. E. 14 ^e	9
Marseille	18
Livry-Gargan	3
Périgueux	34
Metz	2
Toulouse	3
10 ^e S.L.	1
Mme Batresco	9
Nice	1
U. J. R. E. 2 ^e	5
Avignon	7
U. J. R. E. 3 ^e	1
Total	211

Liste précédente 1.525
3^e liste 211

1.736

Sections à l'honneur : Périgueux et Marseille.
Activistes à l'honneur : M. Piontek de Périgueux qui a collecté à lui seul 25 abonnements. Remerciements.

SOUSCRIPTION

Liste arrêtée le 26 avril

Collecté par Prochover :	
Prochover	1.000
Lask	500
Mitagsstein	500
Zlotowski	1.000
Richter	1.000

Safran	500
Wagman	1.000
Collecté par U. J. R. E.	
Toulouse :	
Grinlogel	4.000
Adam Fridman	1.000
Mendelovitch	1.000
Kamelgaru	5.000
Prisms	5.000
Liberman	500
Goldbrener	200
Collecté par U. J. R. E.	
Marseille :	
Weinreb	200
Anzel Max	1.000
Rabinovitch	200
Alimi	2.000
Collecté par U. J. R. E.	
Nancy :	
Kobryner	500
Schneidleder	300
Brif	300
Dunce	600
Eisenbach	1.000
Finkel	600
Hepner	1.000
Lipszyc	1.000
Zyzec	300
Gurecki	1.000
Chanoviz	1.000
Section de Montceau-les-Mines, à l'occasion du mariage famille Pfister	7.100
Mme Weil	100
Section XIX ^e Fabien, Paris	600
Frydman de Toulouse	1.000
Don anonyme	500
Section de Strasbourg	4.000
Rosenblit	600
Spaumburg	50
Melamedoff, de Marseille	450
Mme Sender	50
Ressnikoff	1.400
Anonyme du XVIII ^e	700
Gruber	100
David	200
Mme Bham	200
M. Nutkovicz	1.200
Mme Batresco	100
Orenstein, de Toulouse	200
Transmis par la C.C.E. :	
Lenga	100
Szwarcman	500
Skornik	100
Don anonyme	100
Léon Naon, de Genève (Suisse)	300
Campagne d'avril	52.850
Total de la 1 ^{re} liste	866.100
Total	918.950

800 enfants ont participé à la magnifique Matinée de la Commission centrale d'Enfance



Dimanche après-midi, 25 avril, s'est déroulée à la Salle Pleyel une magnifique fête enfantine. Plusieurs milliers de personnes ont applaudi les danses, les sketches, et les chœurs des enfants des maisons de la Com-



mission Centrale de l'Enfance et des Patronages de l'U.J.R.E.

En haut : la chorale.

Au milieu : un sketch exécuté par les « grands ».

En bas : une danse folklorique.

VACANCES 1948

Déjà dans toute la France nos amis collectent fiévreusement pour permettre à nos petits de jouir de quelques semaines de repos, de joie saine et de nourriture abondante. Nous préparons activement l'installation de nos colonies d'Hossegor, de Tarnos, de Mont-sous-Vaudray et de nos villes de province Toulouse, Metz, Nancy, Strasbourg, etc., dans lesquelles 2.500 enfants pourront s'ébattre joyeusement au grand air de la montagne, de la mer ou de la campagne.

Nous comptons sur la générosité et le dévouement de tous pour faire ces Vacances 48 plus belles que toutes les précédentes.

ILS PENSENT AUX VACANCES DES ENFANTS DE FAMILLES ET DÉPORTÉS...

Liste n° 1

Livry-Gargan (1^{er} versement, collecte) 25.000 fr. ; Mme Blaustein, 18^e (collecte) 5.280 fr. ; Chonowski, Périgueux (collecte) 5.000 fr. ; Mr. Roemer (collecte) 5.000 fr. ; M. Marek (don) 2.000 fr. ; Livry-Gargan (2^e versement) collecte 30.000 fr. ; M.M. Gordon Prières (collecte remise par M. Zale de Montreuil) 150.000 francs ; M. Rachon, de Lunéville, 5.000 fr. ; M. Epstein (don) 5.000 francs ; M. Hainsinski, de Secaux (don), 2.000 fr.
Total de la liste : 221.280 fr.

Liste n° 2

3^e Arr. (collecte) 2.000 fr. ; M. Ajzenberg (don remis par M. Frenzel) 10.000 fr. ; 20^e Belleville (1^{er} versement) 50.000 fr. ; M. Draxler (don) 10.000 fr. ; Lille (collecte) 8.735 fr.
Total de la liste ... 81.335 fr.

A l'occasion des fiançailles de Mlle Sam Renée et de M. Léon Aber, il a été collecté, en faveur de notre maison d'enfants de déportés la somme de 6.200 francs.
Nos meilleurs vœux de bonheur aux jeunes fiancés.
U.J.R.E., Marseille.

UNE AMBULANCE POUR LA HAGANAH

L'Association des Anciens Internés et Déportés Juifs a décidé d'entreprendre, en liaison avec la Semaine Nationale pour la Haganah, une campagne parmi les déportés et leurs familles en vue d'offrir une ambulance à la Haganah. Elle invite tous les internés et déportés à retirer au siège de l'Association (9, rue Guy-Patin, Paris (10^e), le matériel spécial émis à cette occasion.

LEÇONS DE FRANÇAIS ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

pour étrangers et enfants ; répétitions, préparation aux examens, par professeur licencié.
Prix modérés.
Ecrire au journal, n° 7815.

L'ACTIVITE DES CERCLES DES AMIS DE "DROIT ET LIBERTÉ"

Le 15 avril s'est tenue à Marseille, chez M. Edouard Cohen, la réunion constitutive de l'Amicale marseillaise de « Droit et Liberté ». Après la constitution du Comité directeur, il a été procédé à un examen du journal. De nombreuses suggestions ont été formulées. Un comité de rédaction a été désigné pour rédiger une rubrique consacrée à la vie locale. Le journal se fera un devoir de donner à nos amis, la plus large place possible.

AIDE A LA PALESTINE COMBATTANTE

Le jeudi 22 avril, a eu lieu à la Synagogue, 13, rue Fondary, une réunion des Juifs du XV^e arrondissement qui ont pris l'engagement de venir en aide aux combattants de Palestine. Ils ont versé une somme de 20.000 francs. Un Comité directeur de 11 personnes a été élu. La résolution suivante a été adoptée :

RESOLUTION

Les Juifs du XV^e, réunis le 22-4-48, adressent leur salut chaleureux au peuple juif en lutte en Palestine et à l'assurance de leur sympathie entière. Ils protestent contre la décision du Conseil de Sécurité de l'O.N.U. de remettre la discussion sur la Palestine, ce qui vise à annuler le vote du 29 novembre 1947 sur l'Etat juif en Palestine.

Les Juifs du XV^e adressent un appel à tous les Juifs pour se rassembler dans un vaste mouvement de solidarité et d'action, afin d'aider nos frères qui combattent pour notre indépendance et leur faire sentir qu'ils ne sont pas seuls dans la lutte. Ils demandent au Comité central de la Haganah qui groupe des dizaines d'organisations juives, de réunir ses représentants, afin d'envisager l'action commune qui s'impose de mobiliser les plus larges masses juives pour l'aide aux combattants héroïques pour obtenir la victoire et l'instauration d'un Etat libre et indépendant en Palestine.

U.J.R.E. CENTRE CULTUREL

— 14, rue de Paradis, Paris (10^e) —

CONCERT ANNUEL DE LA CHORALE POPULAIRE JUIVE

Au programme : CHANTS CHORAL en Yiddish et Hébreux
Accompagnement : Orchestre à cordes
Solistes : Judith Marek, cantatrice
Lily Laskine, harpiste.

Samedi 16 mai 1948, à 20 h. 30, à la Salle Gaveau
45-47, rue de la Béatrice (Métro Mironovskii)

Invitations à retirer : 14, rue de Paradis, Bâtiment B, 4^e étage

10^e ANNIVERSAIRE DE L'UNION DES SOCIÉTÉS JUIVES

L'Union des Sociétés Juives de France a célébré le 17 avril son 10^e anniversaire. A cette occasion, elle a donné une soirée à la Maison de la Chimie, au cours de laquelle a été présenté un programme d'un haut intérêt artistique et culturel et qui a permis, par ailleurs, d'apprécier l'heureuse évolution de cette organisation. Dans son discours d'ouverture, le président, M. Poznanski, s'est fait l'interprète du sentiment de solidarité qui lie à l'Union des milliers de Juifs et de Juives groupés en près de cinquante sociétés. Le secrétaire général de l'Union, M. Alfred Grant, un des pionniers de l'organisation, nous en a conté l'histoire, et décrit l'activité.

La première réalisation unitaire fut, en 1934, le dispensaire. Puis, les efforts se conjuguèrent dans l'intérêt de la culture, puis pour porter secours aux Juifs victimes du nazisme. C'est en 1938 que fut créée l'U.S.J.F., après l'échec de tous les efforts pour créer une organisation unique. L'Union nouvellement créée voit s'ouvrir un large champ d'activité : aide aux Juifs allemands chassés, ouverture d'une soupe populaire de 5.000 repas par semaine, lutte contre l'antisémitisme et le racisme. Sous l'occupation, l'organisation est

prête. Elle sauve des milliers d'enfants. Ses cadres sont en place. Après la guerre, c'est le travail de reconstruction : reconstitution des sociétés et de leur Union, recherche des enfants dispersés, création de homes d'enfants, accueil des survivants des camps, organisation des recherches et d'un service d'aide juridique, mise sur pied de la Caisse de Prêt, réinstallation du dispensaire du 14, rue de Paradis, lutte pour la défense des Juifs immigrés, lutte contre le racisme et l'antisémitisme; campagnes contre le crime de l'Exodus et pour la Haganah. Le congrès de l'U.S.J.F. aura lieu les 8 et 9 mai. Nul doute que les Sociétés n'y reaffirment leur volonté de persévérer dans la voie constructive où les conduit l'Union.

LES ENFANTS DES DÉPORTÉS ET FAMILLES DE LA MAISON DE LIVRY-GARGAN

2^e KERMESSE

Organisée par eux le DIMANCHE 3 MAI 1948 de 14 heures à 18 heures dans leur maison.
31, Avenue du Colonel-Fabien (LIVRY-GARGAN)
Le programme et les attractions seront collébroment calculés par les enfants.

Nos condoléances à M. FOURMANSKI, Secrétaire général de l'Association des Anciens Déportés et Internés Juifs, frappé cruellement par la mort de son frère, tombé en héros sur le front de Palestine.
La Rédaction de « Droit et Liberté ».

UNE CEREMONIE POUR COMMEMORER LE SOUVENIR DE TRUGOBOF

Le dimanche 2 mai, dans l'après-midi, aura lieu à Livry-Gargan une cérémonie à la mémoire de Maurice Trugobof. Trugobof, mort il y a deux ans, fut le secrétaire et l'animateur de la commission de l'enfance. Il a déployé une grande activité pour sauver les enfants dispersés qui ont perdu leurs parents. C'est lui le fondateur de la maison de Livry-Gargan.

Le Comité de Livry-Gargan.
Impr. Centr. du Crémant 19, r. du Crémant, Paris-20
P. BOCHON, imprimeur



La ballade du jeune Juif

par Rudolph LÉONHARD

Debout dans une chambre brune et gluante. Les rideaux sont tirés, clos les volets. La chambre est plus étroite qu'une tente. Il est debout. Dehors il vente. Il écoute les pas heurter les pavés.

Toujours debout, éveillé, à l'écoute, depuis que la milice a enlevé son frère ; toujours penché, suant de grosses gouttes, depuis qu'ils ont, le soir et sur la route, arraché à l'aveugle, à la grand'mère

celle qui, lui, l'avait choyé, sa tante qui de la pauvre vieille était l'unique guide ; et harassé, toujours devant la fente de la porte, et tout pas, tout cri le hante depuis que son père a cédé — dans le suicide.

Debout et aux aguets, debout toujours. Des pas lointains résonnent dans sa peau. Des pas approchent. Des voix dans la cour, des pas dans l'escalier. Est-ce son tour ? Est-ce aujourd'hui pour lui ? La Gestapo ?

Son tour à lui, déjà ? Est-ce aujourd'hui ? Il tremble, un condamné, un fou, un sourd. Des pas qui montent, montent dans le puits de l'escalier ; et sombrant dans la nuit il pèse sur lui-même grand et lourd.

Le revolver ; le rigolo ; le sceau de son salut ? Et son affaire paraît conclue. En bas, un escabeau rouillé de marche en marche. Pas si rigolo que ça. Que lui fera-t-on faire ?

C'est un joyau qu'il tient — joyau de vie — écrin de liberté. La chambre fume, tour infernal. Cette cage. Le serin, c'est lui. Et monte, monte l'assassin, l'esclavagiste. Et monte donc la rage. Mourir pour

mourir ! Hatelant, hérissé, dressé : debout encore, mais autrement debout : penché ; mais sûr, et en avant penché. Serrure. On frappe. Un égoût dégouttant. Le trou d'une porte brisée. « Gestapo ! » Et le coup

qui part. Un corps lourd qui s'affaisse, humide, et geint. Mais son cœur se détend. Puanteur d'assassin : sang, sueur, graisse. Mais l'air est grand. Et brisée une laisse ! Il est dehors. Du large vient le vent.

Il est debout. La lune est sur le square. Il court au large. Son mouchoir, son suaire. Le ciel est un drapeau. Pour lui les phares tournent. Ce grand pays : c'est son lit. Vivant, il est. Un homme qui agit !

Il tourne au large. La terre c'est sa sphère, maintenant. Vivant ! Doublement il vit. Un homme, qui agit. Sang de défi. Libre ! Faire, et ne pas se laisser faire. Son sang, au large, grandit dans ce cri.

Ne plus jamais se terror ni se taire !

L'AGE DES VÊTEMENTS TROP COURTS

Adolescence : du latin *adolescere*, croître, dit le Larousse. L'adolescence est l'âge où l'on grandit le plus. L'adolescence commence en général vers 12 ans pour les filles, 13 ou 14 ans pour les garçons, et se termine vers 18 à 20 ans. Ces limites ne sont pas absolues.

Période révolutionnaire au moral comme au physique, l'adolescence est faite de contradictions. Elle est le champ d'une lutte douloureuse et de tous les instants entre l'enfant qui disparaît et l'adulte qui se forme.

Le bel équilibre physique et mental de l'enfance est rompu. On abandonne les poupées et les billes. S'il rencontre une flaque d'eau, l'enfant, dit-on, se fait une joie de marcher dedans. L'adolescent et l'adulte l'évitent.

La voix mue. Le corps peu à peu change de stature. La démarche s'allonge, devient plus élastique, les caractères sexuels se précisent, les formes s'accroissent.

Des pieds à la tête

La croissance physique de l'adolescent se déroule selon un processus irrégulier. A cinq ans, l'enfant était deux fois plus grand qu'à sa naissance. Puis l'élan a diminué, avec un minimum vers dix ans. Et voilà, vers onze ans pour les filles, douze ans pour les garçons, une reprise brusque et rapide. Certains grandissent en une seule et violente crise avec fièvre, maux de tête, fatigue, d'autres en plusieurs crises, d'autres de façon continue.

En tout cas, les divers fragments du corps s'allongent séparément. D'abord les jambes, puis le tronc. La croissance des os est si brusque parfois que la peau suit moins vite dans la région des jointures.

Souvent mains et pieds s'allongent plus vite que bras et jambes. Le nez grossit généralement plus vite que le reste du visage. Seul le crâne reste d'un volume à peu près constant, car l'enfant avait une tête disproportionnée par rapport au reste du corps. Et tandis que les vêtements sont toujours trop courts, le chapeau — si les jeunes en portaient — pourrait être utilisé plusieurs années.

Le volume du cœur double de 12 à 16 ans. Le foie, lui aussi, atteint son volume maximum. Le

cerveau, dont le poids avait triplé durant la première année de vie, atteint son poids maximum entre 14 et 20 ans.

Le poids du corps, qui augmentait de 1 à 2 kgs par an avant l'adolescence, s'accroît de 4 à 5 kgs par an de 12 à 16 ans.

Mesurées au dynamomètre, la force musculaire triple entre 14 et 18 ans, et la vigueur du poignet double de 14 à 17 ans. Notons toutefois qu'un garçon de 18 ans possède environ deux fois plus de force physique qu'une jeune fille du même âge.

La crise physique de l'adolescence nécessite, pour se terminer heureusement, une nourriture abondante et riche, une vie saine, sans effort exagéré, la pratique de la culture physique et du sport.

Max LOEB.

La misère

nouveau

numéris clausus

Les étudiants juifs, comme tous les étudiants, lancent de nos jours un « S.O.S. » désespéré. Nous avons évoqué leur situation il y a quelques semaines. Nous voulons aujourd'hui l'examiner plus en détail. Les bourses d'Etat et celles distribuées par l'Union des Etudiants Juifs de France sont insuffisantes en nombre et en valeur.

Pour aider un peu plus nos étudiants, l'U.E.J.F. vient de lancer une campagne financière.

Cela résoudra-t-il les problèmes difficiles de la nourriture, du logement, des livres chers et rares, des droits universitaires trop onéreux ? Certainement pas.

« Droit et Liberté » commence une grande enquête sur les étudiants. Que ceux-ci nous écrivent, qu'ils nous fassent part de leurs difficultés et de leurs espoirs. Que les anciens nous expliquent au prix de quels efforts ils ont abouti. Que ceux qui n'ont pu continuer nous disent comment ils ont été obligés d'abandonner leurs études.

Et pour commencer, je citerai trois cas qu'il m'a été donné de connaître.

X... est étudiant en médecine. Il a 24 ans. Ses parents sont déportés. Il a combattu les Allemands au maquis et pendant un an et demi. Il a dû interrompre ses études. Il est en 4^e année et prépare le concours d'externat. Ses moyens d'existence se bornent à sa bourse d'Etat : 6.000 francs par mois.

Y... fait également sa médecine. Il a 28 ans. Déporté. Il est revenu infirme. Il a fait trois années de médecine en Pologne. Il a séjourné huit mois à l'hôpital où il a préparé les examens de 2^e année qu'il a passés brillamment en session spéciale (il a obtenu 9 sur 10 en anatomie). Il vit d'une subvention mensuelle de l'O.S.E. (4.000 fr.) plus 2.000 fr. que lui attribue l'U.E.J.F.

Z... étudiant tunisien de 21 ans, prépare le diplôme d'architecte E.S.A. Il est seul. Il a perdu une année d'études pendant la guerre en Tunisie et il lui reste encore deux années d'études avant de terminer. Il n'a pour vivre qu'une bourse de l'U.E.J.F. de 4.000 frs par mois.

Si à Paris, l'U.E.J.F. distribue environ 150 bourses, plus de 500 demandes n'ont pu être satisfaites.

Faire connaître leurs difficultés et leurs souffrances, mais aussi leurs efforts et leur rôle afin que des mesures sérieuses soient prises en leur faveur, telle est la tâche que nous nous assignons. R. FEIGELSON.

Au devant de Mai



L'EAU n'atteignit la dernière marche du peron qu'à six heures du soir. La journée s'était bien passée en somme. On s'interpellait d'une fenêtre à l'autre et on se disait qu'après tout, il suffirait de bien cultiver les pommes de terre restées à la cave pour s'en servir.

Vers sept heures, il se créa un fort courant au milieu de la rue. Le bruit se répandit que le canal débordait. Il était trop tard pour évacuer la cité ouvrière. On racontait des scènes affreuses : des enfants isolés avaient pleuré sans qu'on puisse les secourir, puis s'étaient tus. Mais dans la plupart des cas, les habitants dont la porte résistait au courant avaient eu le temps de crever le plafond pour se réfugier à l'étage supérieur.

Bientôt l'angoisse du crepuscule éclipsait celle de l'eau, on se mit à compter les boagies. Il n'en restait trois.

Je décidai de mettre à l'abri certains objets du rez-de-chaussée, moins par prévoyance que par désespoir. Je transportai au seul étage de la maison mes livres, quelques bibelots, la vaisselle de porcelaine, puis les chaises et la petite table, en prenant soin de ne pas éveiller

L'INONDATION

Jacques. Souffrant, il ne s'était pas levé le matin, et j'étais heureux d'avoir près de moi ce frère adoptif. J'épongeais son front quand le gosse ouvrit ses yeux que vernissait la fièvre. Il avait peur et se souleva à demi pour m'embrasser. Pour le calmer, j'allumai la dernière bougie.

Au toit, la petite ville aux lumignons reflétés semblait une Venise idéale, mais morte. Il fallait beaucoup d'imagination pour faire, de ces poutres charriées, de romantiques gondoles, et la crainte qu'elles se ruent sur la maison isolée, telles des bêtes enfonçant les murailles, décourageait toute idéalisation.

Je tentais de raffermir mon esprit et je sentis dans mon corps de vingt ans, une énergie nouvelle, insoupçonnée. Je revis ce temps perdu où je disais, non sans doute cruel, ni poèmes désespérés, ma nostalgie d'une autre existence.

Mais ce jour-là, au milieu de ce cataclysme, surgissait en moi le désir impérieux de vivre,

par Roger MOSZKOWICZ

non plus immortel penseur, mais homme parmi les hommes. Mes premiers vers seraient les derniers.

Je compris, dès lors, le sens de l'inondation.

D'abord, prévenir Jacques. Il pleurait, la tête dans l'oreiller. De son lit, il avait entendu l'eau monter. Il s'agissait de faire vite. J'aiderai l'enfant à se lever, mais, courageux, il voulut s'habiller seul. Le voir si pâle et grelottant stimulait ma propre volonté d'en sortir. Je vidai une armoire et tentai de la mettre à flot en la poussant à travers l'étroite fenêtre. Mais trop nerveux, je laissai se renverser mon embarcation improvisée qui coula.

Aux lueurs de l'aube naissante, je distinguai, voguant sur la rive droite, un berceau d'osier, emportant un bébé sage comme une poupée. Je criai

pour alerter les habitants d'en face, mais en vain. Plus rien à faire d'ailleurs : une simple planche à repasser suffit à renverser le moine. Impuissant, je refoulai mes larmes jusqu'au cœur.

JACQUES, derrière moi, se talsait. Il vint m'aider à rassembler, puis à lier avec les draps les boîtes de lit. Cela peut sembler grotesque, mais le seul espoir de s'échapper était lui-même ridicule.

L'eau affleurait au plancher et bientôt souleva le tapis.

Ma transformation intérieure était si entière que je n'évoquai à aucun moment l'Odysée, ni l'Arche de Noé.

Bien des malheurs dont nous fûmes témoins nous serrèrent le cœur : celui d'un chat qui, d'un grenier à niveau d'eau, sauta d'un bond prodigieux pour nous rejoindre et se noya ; celui d'un gosse affamé, criant et pleurant, et à qui on ne pouvait apporter le moindre goutte de lait.

COMMENT et où j'atteignis la terre ferme, je ne saurais plus le dire...

L'eau, sans monter davantage, s'est bientôt retirée. Elle laissait moins de dégâts qu'on aurait pu le craindre. Le chef du Service de Navigation qui, faute de dynamite, ne put faire sauter les digues du canal en amont de la ville, fut déplacé.

Si les habitants se consolent en soulignant le caractère exceptionnel de la catastrophe, ils ne cessent de discuter de l'injuste répartition des secours alloués. C'est du moins ce que m'écrivit au Centre Départemental de Secours un aimable voisin. Il ajoute : « De nombreux étrangers viennent de loin pour visiter les dommages de notre ville. On les chasserait d'un geste, si l'on pouvait, comme des mouches. Mais ils versent une obole. Votre maison est particulièrement l'objet de leur curiosité ».

Mon correspondant m'assure au bas de sa lettre, de sa sympathie pour Jacques, invité à prolonger son séjour au sanatorium.

Dimanche, quand je retrouverai Jacques, je lui parlerai de la vie.

UNE NOUVELLE DE J.-L. PERETZ

Et plus haut peut-être...

Approche du Jour du Pardon, chaque matin, à l'heure des prières, le fameux Rabbi de Némirov disparaissait : pas moyen de retrouver sa trace !

Il n'était nulle part : ni à la synagogue, ni au Beth-Hamidrasch, encore bien moins chez lui. Sa maison était ouverte à tout venant; entrant qui voulait; qui, en effet, irait voler le Rabbi? Bref, dans sa chambre, pas un être vivant !

Où est le Rabbi ?

Où voulez-vous qu'il soit? Au ciel, sans doute?

Avant le Grand Pardon, un Rabbi n'a-t-il pas des tas d'affaires à régler avec Dieu? Les Juifs ont besoin de tant de choses. D'argent pour vivre, de paix, de santé, de bons mariages. Ils veulent être bons et pieux, mais leurs péchés sont grands. Satan, de ses milliers d'yeux voit le monde d'un bout à l'autre; rien ne lui échappe; il accense et dénonce... Et qui prendra la défense des Juifs, si ce n'est le Rabbi?

Ainsi pensaient les fidèles.

Mais voici qu'arrive un Juif lituanien, un *Litvak*. Et il rit! Vous savez bien ce que c'est que les *Litvaks*: ils traillent à la légère les livres de la Kabale, mais, par contre, ils sont farcis de Talmud et de commentaires. Et le *Litvak* se met à démontrer, à discuter; ses arguments mettent les fidèles hors d'eux-mêmes! Textes en main, il prouve que Moïse lui-même n'a pu monter au ciel de son vivant, et qu'il a été obligé de se tenir à dix coudées au-dessous du ciel !...

Or, comment répondre à un *Litvak* ?

— Mais où est le Rabbi, alors ?

— Cela me regarde ? répond le *Litvak*.

Et il hausse les épaules. Mais, à l'instant même il se propose (c'est bien un vrai *Litvak*) de découvrir la chose.

Le soir même, tout de suite après la prière du soir, le *Litvak* se glisse dans la chambre du Rabbi, se couche sous son lit et attend. Il a résolu de passer toute la nuit là, pour savoir ce que le Rabbi fait le matin, à l'heure des prières du Pardon.

Un autre, à sa place, se serait peut-être endormi et aurait manqué son coup; mais un *Litvak* trouve moyen de se tirer d'affaire: il récite de mémoire tout un traité du Talmud! Je ne me souviens plus si c'était celui des Jours Ouvrables ou celui des Serments.

À l'aube, il entend le veilleur qui appelle les fidèles aux prières.

Le Rabbi ne dort plus depuis un bon moment. Il y a une heure que *Litvak* l'entend soupirer et gémir sur son lit.

Ceux qui ont entendu gémir le Rabbi de Némirov savent combien chacun de ses gémissements exprimait d'affliction pour le sort de tout Israël, combien de douleur !... Votre cœur se serrerait à l'entendre ! Mais un *Litvak* a un cœur de pierre; celui-ci entend les gémissements, et reste couché ! Le Rabbi aussi reste couché; mais le Rabbi, Dieu lui donne longue vie ! est couché sur le lit et le *Litvak* dessous.

Puis le *Litvak* entend grincer les lits dans toute la maison... Il entend les habitants se lever, murmurer une prière... On s'habille les ongles... Des portes s'ouvrent et se referment... Enfin, les gens parlent... C'est de nouveau le calme et l'obscurité; seul le clair de lune pénètre entre les volets...

Par là seule, le *Litvak* a avoué que, resté seul avec le Rabbi, il avait été pris de terreur. Des frissons le parcouraient; il sentait aux tempes des picotements d'aiguilles.

En effet, c'était plutôt grave ! Être seul avec le Rabbi à l'époque des prières du Pardon, à l'aube !.

Mais un *Litvak* est entêté: il tremble comme une feuille, mais il reste.

Enfin, le Rabbi, Dieu lui donne longue vie ! se lève...

Tout d'abord, il fait ce que tout Juif doit faire... Puis il ouvre l'armoire à vêtements et en sort un paquet... Il le défail, et que voit le *Litvak*? Des habits de paysan: une blouse et un pantalon de toile, un pardessus roussir, des bottes, une grande casquette avec la large mentonnière de cuir fixée par des boutons de métal...

Le Rabbi enfosse ces vêtements-là...

De la poche de sa blouse pend un bout de grosse corde... Un vrai paysan !

Le Rabbi sort: le *Litvak* le suit.

Avant de quitter la maison, le Rabbi passe à la cuisine, se penche, prend une hache rangée sous un lit, la passe dans sa ceinture et sort.

J.-L. Peretz (1857-1915) est considéré comme l'un des meilleurs écrivains juifs. Avec Shalom Aleïhem et Mendelè Moher Sepharim, il a jeté les bases de la jeune littérature en langue yiddich qui a pris par la suite un grand essor. Ce fut, dès le début, une littérature profondément populaire. Sous la plume d'un Peretz, cette langue, si longtemps et si injustement décriée, traitée de jargon insipide par les snobs, s'est révélée pleine de suc et de vitalité.

L'œuvre littéraire de Peretz est vaste et diverse. Peretz, qui était un chercheur infatigable, a cent fois sur le métier remettaient son ouvrage.

Esprit avancé, il a su discerner dans le hassidisme, mouvement religieux orthodoxe qu'il combattit sur le plan politique et social, tout ce qu'il y avait de beau et d'humain. Le conte que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs à l'occasion du 35^e anniversaire de la mort du grand écrivain est tiré des « Contes hassidiques » de Peretz.



Le *Litvak* tremble, mais il ne quitte pas le Rabbi.

Dans les nuits noires règne le silence angoissant des jours de prières du Pardon. On entend parfois la voix d'un fidèle qui prie dans quelque maison, et cette prière s'élève du son cœur comme un cri... Ou c'est un gémissement de malade qui s'échappe de quelque fenêtre... Le Rabbi glisse furtivement, le long des murs, dans l'ombre des maisons... Tel un fantôme, il passe d'une maison à l'autre, le *Litvak* après lui...

Et le *Litvak* entend les battements de son cœur



Dessin de Gleb.

en même temps que les pas pesants du Rabbi, mais il continue à le suivre. Bientôt, il se trouve hors de la ville, sur les talons du Rabbi...

PRES de la ville s'étend un bois.

Le Rabbi-Dieu lui donne longue vie ! y pénètre, fait encore une trentaine de pas et s'arrête devant un petit arbre. Et le *Litvak* est saisi d'étonnement lorsqu'il voit le Rabbi prendre sa hache et en frapper l'arbre.

Il voit le Rabbi cogner et cogner: l'arbre grince et gémit, enfin il s'abat; le Rabbi en fait des bûches; puis il fend les grosses bûches pour en faire des petites. Il en fait un tas, le lie avec la corde qu'il a dans sa poche, jette tout le paquet

sur son dos, remet sa hache dans sa ceinture, sort du bois et se dirige vers la ville.

Dans une petite ruelle, il s'arrête devant une pauvre maison délabrée, et il frappe à la fenêtre.

— Qui est là ? demande une voix effrayée, de la maison.

Le *Litvak* reconnaît une voix de femme, une voix de femme malade.

— C'est moi ! répond le Rabbi en patois paysan.

— Qui « moi » ? demande la voix.

Et le Rabbi répond encore, en ukrainien :

— C'est moi, Vassile.

— Quel Vassile ? Et que veux-tu, Vassile ?

— J'ai du bois, dit le prétendu Vassile, j'ai du bois à vendre ! Très bon marché ! Presque pour rien !

Et, sans attendre la réponse de la Juive, il entre dans la maison.

Le *Litvak* s'y glisse après lui.

À la lumière grise de l'aube, il voit une pauvre chambre, des meubles misérables... Dans son lit, une Juive malade est couchée, couverte de chiffons, et elle dit, d'une voix amère :

— Du bois à vendre ? Et comment puis-je l'acheter ? Je n'ai pas d'argent, je suis une pauvre veuve !

— Je te le laisserai à crédit ! répond le prétendu Vassile. Cela ne te coûtera en tout que trois kopeks !

— Où les prendrais-je ? gémit la pauvre Juive.

Le Rabbi lui dit d'un air de reproche :

— Pauvre femme ! Vois : tu es une pauvre Juive malade, et moi je te cède à crédit ce paquet de bois, je te fais confiance; et toi, qui as un Dieu si puissant, si grand, tu n'as pas confiance en lui... Tu n'as pas assez de foi pour croire qu'il t'enverra un jour trois misérables kopeks pour payer ces quelques bûches ?

— Et qui m'allumera mon feu ? gémit la veuve; ai-je la force de me lever ? Mon fils travaille loin d'ici.

— Je vais te l'allumer, dit le Rabbi.

Et, tout en mettant le bois dans le poêle, le Rabbi gémit et dit le premier verset des prières du Pardon...

Puis, quand il a allumé le feu, et que le bois s'est mis à brûler gaiement, il dit, d'une voix plus enjouée, le deuxième verset...

Il a dit le troisième verset quand le feu eut bien pris et qu'il eut baissé le tablier...

Le *Litvak* qui a été témoin de ces choses est resté un fidèle du Rabbi de Némirov...

Et, plus tard, quand un fidèle racontait que le fameux Rabbi, à l'époque des prières du Pardon, montait chaque matin jusqu'au ciel, le *Litvak* ne riait plus, mais il ajoutait tout doucement :

— Et plus haut, peut-être !...

Abonnez-vous à
“DROIT ET LIBERTÉ”
 14, rue de Paradis
 C. C. P. Paris 6070-98